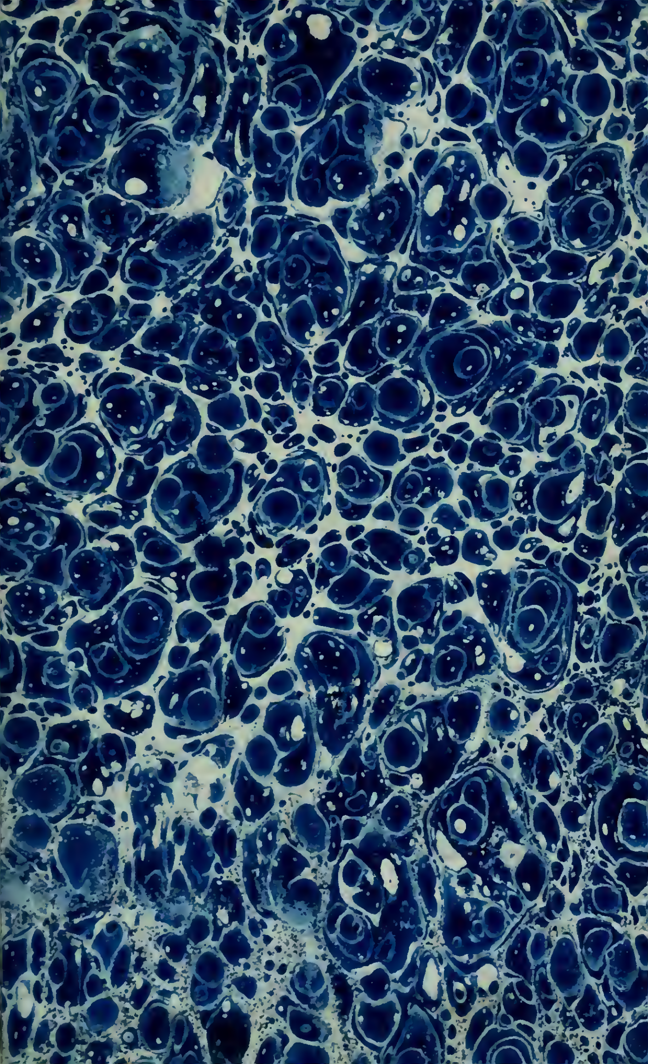
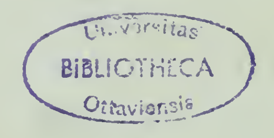

U d'/of OTTAWA
39003002518974






Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



DÉBUT POÉTIQUE

OU

CHOIX DE POÉSIES DIVERSES.

IMPRIMERIE DE RIGNOUX.



Beaugard Thel inv et del   Lith r del'Epren. N°3

On le suit; on repand le trepas au hasard:
On attaque avec force, on evite avec art.

Page 71

DÉBUT POÉTIQUE

OU

CHOIX DE POÉSIES DIVERSES,

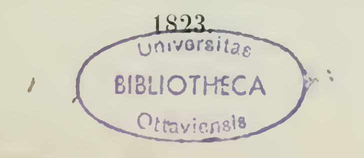
PAR JOSEPH LÉONARD.

Pour animer la lyre il faut des doigts brûlans !
Page 88.



PARIS,
MANSUT, Éditeur, Palais-Royal, galeries de bois, n° 235 ;
PIGOREAU fils, quai Voltaire, n° 5 ;
CORBET jeune, rue des Fossés-St.-Germain-des-Prés, n° 26.

1823.





SUR

LES EXCÈS POLITIQUES.

AVANT-PROPOS.

Publier un poëme contre les excès politiques, dans un temps où chacun s'abandonne à l'intempérance de son opinion exclusive, c'est, je le sens, froisser bien des amours-propres, c'est heurter bien des intérêts, et s'exposer à être attaqué par tous les partis en cherchant à les pacifier.

Au risque d'encourir ce danger, je veux, les yeux fixés sur l'histoire, et principalement sur la nôtre, peindre les calamités produites par la licence, la tyrannie, la soif des conquêtes, l'inconstance politique; en un mot, par toutes ces grandes passions qui fermentent long-temps dans le cœur d'un peuple imprudent, et qui, après avoir causé son

malheur, finissent, en éclatant tout à coup, par consommer sa ruine.

Je déclare avoir usé de la dernière sincérité dans le partage du bien et du mal que j'attribue aux différentes époques de notre longue révolution; si, malgré cette profession de foi, quelques esprits ombrageux m'accusent encore de partialité, ma défense est toute prête : Comme je rappelle dans ce poëme les Français à la modération, il ne me restera plus qu'à donner l'exemple de cette vertu après en avoir donné le précepte, et je le ferai en répondant par le silence.

DITHYRAMBE

SUR

LES EXCÈS POLITIQUES.

In medio virtus.

« Grand Dieu ! de mon pays tu connais les malheurs ;
« Ah ! s'il est un Français qui, trompant ses douleurs,
« S'endorme, et, captivé par l'erreur passagère
« D'un songe plein d'appas,
« Embrasse du bonheur l'image mensongère...
« Dieu ! ne l'éveille pas ! »

« Mais s'il sauva la France en combattant pour elle,

« Si, bravant le trépas, sûr de le rencontrer,
« Ce Français mille fois, à son devoir fidèle,
« Vers un danger connu marcha sans murmurer...
« Pour prix de tant de gloire, hélas! et d'infortune
« Offerte en sacrifice à la cause commune,
« Grand Dieu! de ce beau songe, enfant d'un doux repos,
« Accomplis la merveille,
« Et, d'un bonheur réel entourant le héros,
« Dieu! parle, et qu'il s'éveille! »

C'est ainsi que mon cœur, noblement indigné,
Instruit ma bouche à la prière,
Quand je vois les soutiens de la France guerrière,
A charge au sol ingrat que leur sang a baigné,
Errans, presqu'en exil sur la terre chérie,
Dans leur pays natal chercher une patrie;

Ou, las de faire entendre une impuissante voix,
Fuir chez un étranger qu'ils ont vaincu cent fois,
Et, tels que le grand Bélisaire,
Traînant leur gloire et leur misère,
Tendre leur casque humilié
A l'obole de la pitié !

Les voilà donc les fruits de nos erreurs civiles !
O souvenirs amers ! ô coupables Français
Qui se portent sans cesse, en leurs projets fragiles,
D'un excès consommé vers de nouveaux excès !
Ce peuple, dont jadis la patience extrême
De vingt maîtres rivaux souffrait l'autorité,
Déborde tout à coup, tel qu'un fleuve irrité,
Et bientôt, réclamant et sceptre et diadème,
Défait, brise ses rois et devient roi lui-même.

Alors sous l'aspect emprunté
D'une figure virginale,
Cachant sa laideur infernale,
Une trompeuse liberté
Répand le signal du carnage;
Chacun aux forfaits s'encourage,
Et, dans sa féroce chaleur,
Chacun, d'une fausse couleur,
Masque les motifs de sa rage.
Au saint nom de l'Égalité,
Ici le soupçon emprisonne;
Là le crime égorge, empoisonne,
Au nom de la Fraternité!

En vain, pacifique rivale,
Une autre liberté, par des efforts prudens,

Cherchait à rallier les esprits trop ardens
Sous sa balance plus égale....

Quelquefois, las du crime et prompts à s'apaiser,
Les partis à sa voix oubliaient leur querelle;
Alors, dans ces momens rendus calmes par elle,
Quand les yeux sur ses traits pouvaient se reposer,
Grand Dieu! que la déesse aux Français parut belle!
Que de sa voix les nobles sons
Prêtaient de charme à ses leçons!
Même il faut l'avouer, sitôt que du carnage
Nous pouvions écarter l'épouvantable image,
Ce mot de citoyen, ce mot de peuple-roi,
Cette pensée enchanteresse
D'avoir Dieu seul pour maître, et pour seul frein la loi,
Enflammaient de transports le cœur de la jeunesse,

Et même des vieillards enivraient la sagesse.

Mais la déesse en vain rappelle les partis,
Ils ne l'écoutent plus; l'un par l'autre engloutis,
Ils renaissent bientôt, et leur rage est sans terme;
Ils tombent, mais toujours l'échafaud est debout!
La vertu la première y monte d'un pied ferme,
L'opulence la suit... La hache a frappé tout!
La fausse liberté gronde, s'irrite, éclate,
Quand le fer est à peine un moment suspendu,
Et, dans le sang du juste à grands flots répandu,
De son bonnet sanglant ravive l'écarlate!

Ciel! la France périt! le couteau menaçant
Brille aux regards de tous et va trancher la tête
Du dernier innocent.

Proclamé dans Paris, foyer de la tempête,
Le signal de la mort, par l'écho transporté,
De province en province, au loin s'est répété.
La discorde cruelle éveillant les alarmes,
Aux Français divisés a partagé des armes,
Et Bellonne sa sœur, d'un doigt ensanglanté,
Montre à nos ennemis nos frontières désertes,
Nos villes sans soldats à leurs soldats ouvertes...
Dieu fait tomber sur nous ses décrets absolus!
Quelques momens encore, et la France n'est plus!

Quand soudain franchissant la céleste carrière,
Une idole nouvelle apparaît à nos yeux,
La gloire!... son front luit d'un disque radieux,
Son corps semble en vapeur exhaler la lumière.
Elle arrive, féconde en charmes séducteurs,

Agitant des drapeaux et versant les honneurs;
Tout s'anime à l'instant, tout s'empresse autour d'elle,
Déjà les bataillons sont rangés sous son aile;
On part : un cri s'élève, il annonce aux humains
Que le peuple Français, bravé par les Germains,
Va de tous ses rivaux rompre l'intelligence,
Et dans l'Europe au loin promener sa vengeance!

L'Europe a frémi;
De la France entière
La jeunesse altière,
D'un pas affermi,
Force la frontière
Du sol ennemi.
La peur la précède,
Le nombre lui cède;

Du Nord accablé
L'habitant troublé,
Sur son froid rivage,
Que foulent nos pas,
Que le fer ravage,
Reçoit l'esclavage,
Pour fuir le trépas.

Déjà, dans les projets où notre espoir se fonde,
Notre témérité réclame un autre monde.
C'en est fait, des esprits les transports sont changés,
Hier la liberté nous brûlait de sa flamme,
C'est la gloire aujourd'hui qui commande à notre âme;
Plus de borne aux exploits; de nos droits négligés
La victoire superbe a rompu l'équilibre,
Et le peuple héros succède au peuple libre!

Mais que dis-je? ô douleur! nos ennemis jaloux,
Instruits en l'art de vaincre à force de défaites,
Assouvissant enfin leurs vengeances secrètes,
Ont soudain retourné nos bronzes contre nous;
Et bientôt ébranlé dans son vain artifice,
Et sur son faible appui,
De notre gloire enfin s'écroule l'édifice...
Et la France avec lui!

Tel Sisyphe, épuisé de courage et d'haleine,
Vers la cîme d'un mont roule péniblement
Et son rocher et son tourment.
Il s'efforce, redouble, arrive... Mais à peine
Il va fixer la roche au sommet désiré,
Où son repos est assuré,
La masse énorme mal assise,

Chancelle, un moment indécise,
Puis retombe, et Sisyphe, avec elle emporté,
Va se débattre au loin sur son immensité.

Ainsi tombe soudain, par sa gloire entraînée,
La France qu'au tombeau le Ciel a condamnée.
Des débris confondus de ce vaste pouvoir,
Qui faisait trembler tout devant sa renommée,
S'exhale un reste de fumée,
Et ces mots affreux : Plus d'espoir!

O spectacle cruel! ô douleur imprévue!
Je frissonne à l'aspect de cet affreux revers!
Fuyons! mais où trouver un point dans l'univers,
Pour consoler mon âme et reposer ma vue?
Partout d'états anciens les débris sont semés,

Le monde offre à mes yeux une ruine immense,
Et les signes de deuil sur la terre imprimés
De l'homme en tous les temps m'attestent la démence.

Je vois la mort s'étendre où s'élevait l'orgueil,
Et dans mon cœur s'accroît ma douloureuse étreinte!..
Ninive a disparu, Palmyre est au cercueil;
Mon pied heurte un vieux marbre, on me dit : c'est
Corynthe !
L'image du trépas semble assiéger mon œil !
Thèbes ! que me veux-tu ? lambeaux de Babylone !
Savans débris ! instruisez-moi ;
Parlez ! tout est précepte en ces lieux pleins d'effroi :
Ici je lis autour d'un fragment de colonne :
« Jadis Ecbatane a voulu,
« Rêvant l'espoir trompeur d'un empire absolu,

« Jusqu'aux bornes du monde étendre sa frontière...
« Ecbatane est dans la poussière! »

Là de ses rois déchus Memphis redit les noms;
Plus loin c'est Sparte, Athène, où l'écho des portiques
Murmure sourdement les dogmes politiques
Des Lycurgues et des Solons.
Ailleurs, aux bords du Tibre, en cette métropole
Qui par la croix encor commande aux nations,
La Victoire éplorée, auprès du Capitole,
Semble, aux nouveaux Romains, peuple vain et frivole,
Redemander encor leurs Dieux, leurs Scipions....
Mais c'en est fait, morte à la gloire,
Rome n'est désormais grande que dans l'histoire;
C'en est fait, Tyr, Carthage, Athène ont existé;
Et le voyageur attristé,

Foulant d'un pied contraint leur cendre expiatoire,
Et leurs champs aujourd'hui muets, inhabités,
S'écrie en soupirant : « Là furent des cités ! »

Que dis-je ! elles vivent encore,
Reproduites au sein du moderne univers;
Plus instruits et non moins pervers,
Les peuples d'aujourd'hui, du couchant à l'aurore,
Des peuples d'autrefois répètent les travers.
Dans ces temps que Clio lègue à notre mémoire,
De nos jours, en pleurant, j'ai reconnu l'histoire:
La Vendée est Pharsale, Arcole est Marathon;
Hélas ! et de Zama la sanglante journée,
Avec son deuil affreux, parmi nous ramenée,
Naguère à Waterloo n'a que changé de nom !

Ravir aux mains des rois le sceptre héréditaire,
Voilà l'effort commun des peuples de la terre;
Retenir en leurs mains et le sceptre et ses droits,
Voilà l'effort des rois.

Ils l'ont juré sur le théâtre
De cette lutte opiniâtre,
La mort mettra fin seule à leur acharnement.
A peine l'univers d'un choc sanglant respire,
Qu'à l'ébranler encor tout leur effort conspire;
Toujours une paix d'un moment
Sert à préparer l'aliment
Qui nourrira le feu d'une éternelle guerre...
Et mon âme a frémi du repos de la terre!

Où vont ces deux partis avec rage emportés?

Mortels! où courez-vous? malheureux! arrêtez!...
Peuples! tel, abjurant sa vieille obéissance,
Poursuit la liberté, qui trouve la licence;
Ainsi le trait part, vole et dépasse le but.
Rois! si vous exigez, pour indigne tribut,
Un docile esclavage, une éternelle peine,
Tremblez! l'esclave un jour peut s'armer de sa chaîne!
Peuples et rois!
Le sceptre est un fardeau, partagez-en le poids.

Mais plutôt poursuivez, assouvissez vos rages,
O mortels obstinés dans vos égaremens!
Et bientôt de vos mains les plus fameux ouvrages,
Vos villes et vos monumens,
Subissant du vainqueur les caprices sauvages,
Et sillonnés par lui jusqu'en leurs fondemens,

Descendront au niveau du sable des rivages.
Ou, par grâce échappés au soc dévastateur,
Vos superbes palais, mutilés par la guerre,
Iront, dans l'avenir, par un stérile honneur,
De leurs débris douteux tourmenter l'antiquaire.

Pour toi, riche Univers, à peine encore éclos,
Amérique! regarde et, par delà tes flots,
Vois notre continent couvert de larges plaies;
Tremble qu'un jour ton sein n'offre de tels tableaux!
Cherche un bonheur plus sûr par des routes plus vraies;
Mais qu'ai-je dit? pourquoi, vers des bords si lointains,
Pourquoi, désespérant de nos propres destins,
Porter à l'étranger une leçon mûrie,
Fruit d'une expérience acquise en ma patrie?...

France! si tu renais, si dans un jour plus beau,
Ta main peut soulever la pierre du tombeau,
Suis le conseil d'un fils que ton amour embrase :
Fais asseoir ton bonheur sur une double base;
Balance tes pouvoirs, soumets le peuple au roi,
Le roi lui-même au peuple, et tous deux à la loi :
De cet accord savant de puissance et de crainte
Naîtra la liberté, fille de la contrainte.

Cependant, ô surprise, ô suaves transports!
Quel tableau d'allégresse à mes yeux se déploie!
Mon cœur brisé succombe à l'assaut de sa joie!
Secouant tout à coup la poussière des morts,
La France reparaît; et, sous les longs efforts
De sa tremblante main par le malheur lassée,
Relève par degrés sa grandeur terrassée;

Et bientôt, accordant les partis inégaux,
Entrelace à leurs yeux le sceptre et les faisceaux.

Puisse-t-elle bientôt couronner son ouvrage!
Et plus tard les enfans qui croissent dans notre âge,
Se rappelant des jours moins sereins que les leurs,
Diront à nos neveux, exempts de nos malheurs:
« La France avait flotté, par une erreur contraire,
« Du système anarchique au pouvoir arbitraire;
« Mais, ramenée enfin à la sage unité
«D'un gouvernement limité,
« Elle s'y reposa, comme entre deux abîmes,
« Trop tôt pour ses rivaux, trop tard pour les victimes,
« A temps pour sa félicité! »



DES LETTRES ET DES ARTS

SOUS FRANÇOIS Ier.

POËME.



[illegible], inv. et del.

Ce noble chevalier, vous présentant la main,
De sa brillante cour vous montra le chemin...

Page 32

LA

RENAISSANCE

DES LETTRES ET DES ARTS

SOUS FRANÇOIS Ier.

Souvent, d'un sort funeste éprouvant la rigueur,
Le génie étouffé se traîne avec langueur.
En vain d'un feu secret il sent les étincelles,
En vain pour s'élever il a reçu des ailes,
S'il n'a point la faveur et des temps et des lieux,
Sur la terre il périt en regardant les cieux.

Mais si, moins opposée à sa gloire future,

La Fortune, à propos permettant sa culture,
L'a jeté sur un sol, théâtre des talens;
Si d'un prince éclairé les regards vigilans
Soutiennent son ardeur... alors rien ne l'arrête!
Ainsi l'oiseau divin qui porte la tempête,
Assuré de l'appui que lui doit Jupiter,
Part, vole et disparaît dans les champs de l'éther;
Nul repos pour son aile; et la fin de l'espace
Est le but qu'il assigne à sa superbe audace.

Honneur aux rois, honneur aux sages couronnés
Qui, vers le bien commun avec zèle entraînés,
Protègent des beaux-arts la famille immortelle
Que le Ciel a commise à leur noble tutelle.

Honneur à ce Romain qui, par mille bienfaits,

Attira dans sa cour les arts avec la paix,
Lorsque, gouvernant Rome, heureuse quoiqu'esclave,
Par les vertus d'Auguste, il fit absoudre Octave.

Mais, ô roi généreux! la voix du genre humain
T'élève avec transport au-dessus du Romain;
Une gloire plus pure est ton noble salaire,
Toi qui, sans imiter Octave sanguinaire,
D'Auguste vertueux égalas la grandeur,
Lorsqu'au sein de nos murs ton pavois protecteur
Couvrit à son réveil la Muse de la France,
D'un illustre avenir précieuse espérance.

Des sauvages Gaulois les descendans fameux,
Comme eux jaloux de gloire, intrépides comme eux,
Ont gardé dans leurs mœurs et dans leur caractère

De cet instinct guerrier l'empreinte héréditaire.
L'ennemi, sous leurs coups terrassé mille fois,
Du bras de leurs aïeux a cru sentir le poids;
Mais ils devaient encore, en des jours plus prospères,
Recueillir des lauriers inconnus à leurs pères.
C'était peu qu'affrontant les belliqueux hasards,
Leur valeur triomphât dans les plaines de Mars,
Ils devaient, conquérant une gloire infinie,
Dans les champs d'Apollon vaincre par le génie.
Bientôt vont s'accomplir ces destins éclatans
Que l'avenir dérobe et que mûrit le temps.

Cependant, parmi nous, le travail et l'usage
Polissent l'âpreté de cet heureux langage
Qui joindra, dans son tour gracieux et hardi,
A la vigueur du Nord la douceur du Midi..

La Muse des Français, par degrés moins gothique,
Dépouille de son air la barbarie antique,
Et de différens traits l'assemblage emprunté,
La fait briller enfin de sa propre beauté.
Elle chante, et sa voix, par l'écho recueillie,
Va retentir au loin dans la belle Italie :
Là régnaient les neuf sœurs : là ces vierges des cieux
Recevaient de l'Église un appui glorieux,
Qu'au siècle des Césars leur prêta la victoire.
Tout à coup, dans les airs, les filles de mémoire
Ont de notre humble Muse entendu les accens :
D'ivresse et de surprise ont tressailli leurs sens ;
Et tels que les dauphins de la mer d'Ionie,
Par un instinct savant poursuivaient l'harmonie,
Les neuf sœurs, par degrés s'approchant vers nos bords,
De leur vive allégresse ont trahi les transports.

Quand soudain, s'arrachant à sa longue infortune,
Fatale à son courage, à son âme importune,
Entre un jour de victoire et deux jours de revers,
Paraît François Premier... O muses des beaux vers!
Vous qui d'un pied timide abordiez nos rivages,
Que votre voix auguste apprenne à tous les âges
Comment ce chevalier, vous présentant la main,
De sa brillante cour vous montra le chemin,
Subjugua votre cœur par sa noble franchise;
Et, pressant de vos pas la lenteur indécise,
Sut enhardir enfin votre front virginal,
Et vaincre une pudeur qui se défendait mal.

Vos accens rediront, nymphes de l'Hippocrène!
Qu'à peine entrevoyant la Muse de la Seine,
D'un air de connaissance Érato l'aborda,

Sourit à ses refrains, à ses jeux présida ;
Et, de son badinage arrêtant la licence,
A ces charmes premiers ajouta la décence.
Doctes sœurs ! on vous vit, émules d'Érato,
D'une vaine fierté dépouillant le manteau,
Cultiver notre Muse, et, pour elle empressées,
Dirigeant tour à tour l'essor de ses pensées,
Doter son jeune esprit de vos talens divers.
Elle apprend par Thalie à saisir nos travers,
Sur le vice en riant fait tomber sa férule,
Et rejette à jamais ce masque ridicule
Qui, par les faux dehors de sa dévotion,
Scandalisait le goût et la religion [1].
Calliope, avec elle illustrant la victoire,
Joint par un savant nœud la fable avec l'histoire.
Fidèle cependant aux leçons de l'Amour,

Son maître ingénieux avant cet heureux jour,
Elle confond encore, en son humeur légère,
Le luth d'Anacréon et la lyre d'Homère ;
Célèbre, sans chaleur, la gloire et ses appas,
Et semble soupirer l'hymne des fiers combats.

Mais, quel chant gracieux, enfant d'un doux génie,
Vient imposer silence à ma faible harmonie ?
Entrelaçons le myrte aux palmes d'Apollon !
C'est la voix de Marot qui, vainqueur de Villon,
Plus naïf en son tour, plus chaste en sa finesse,
Peint de son tendre cœur la joie ou la tristesse.
Partageant ou perdant la faveur des amours,
Il est servi par eux ou trahi : mais toujours
Dans ses plus grands revers il est aimé des Grâces.
Disciple de Marot, Saint-Gelais suit ses traces.

Rabelais, tour à tour et burlesque et profond,
Nous découvre un penseur sous l'habit d'un bouffon.
Auteur original et traducteur fidèle,
Amyot, dans sa prose, est copie et modèle.
Montaigne se prépare... Et toi, génie heureux [2] !
Toi qu'Apollon et Mars se disputent entre eux,
Si tu n'étais grand roi, tu serais grand poëte;
Mais, jaloux d'une gloire à tes yeux plus parfaite,
Tu veux que le mérite, en nos murs honoré,
Signale de FRANÇOIS le pouvoir éclairé.
A l'audace ignorante ainsi fermant l'oreille,
Tu promets les honneurs au talent qui sommeille.
Jusque chez l'étranger ta faveur le poursuit,
Et sur sa trace au loin le savoir te conduit.
Les arts à ton aspect ont soudain pris naissance :
D'un instinct créateur attestant la puissance,

Et de son art précoce étonnant les Français,
Le gracieux Goujon, en ses premiers essais,
A deviné les Grecs et leur génie antique.
Il semble avoir trouvé dans les champs de l'Attique,
A travers les débris des marbres de Paros,
Le ciseau dont Lysippe a taillé ses héros.
Déjà l'architecture, avec grâce imposante,
Assujétit au goût sa hauteur menaçante.
Mais ô prodige !... artiste et savant à la fois,
Léonard de Vinci, l'enfant gâté des rois,
A fui le Vatican pour les lieux où nous sommes,
Et nos yeux ont en lui reconnu deux grands hommes.
Plus loin, c'est Raphaël ! il promet à nos murs
La toile qui vivra dans les siècles futurs.
Sous son fécond pinceau, nous voyons apparaître
Les mortels comme ils sont, et Dieu comme il doit être.

A tous ces fiers rivaux prodiguant ses faveurs,
Et de sa propre main couronnant les vainqueurs,
François, dans les instans qu'il dérobe à Bellone,
Debout, et comme un Dieu que la gloire environne,
Fait naître les chefs-d'œuvre au feu de ses regards.
Quels talens rassemblés naguère encor épars!
Des peintres, des savans la foule au loin s'empresse
A quitter, pour sa cour, l'Italie et la Grèce.
Dès que François paraît, dès que cet astre a lui,
Le génie à l'instant est fécondé par lui.
Il parle : tout à coup rendue à la lumière,
Et des cloîtres obscurs secouant la poussière,
La docte antiquité reparaît à nos yeux.
Nous voyons accourir ces innombrables dieux [3]
Que la religion, clémente en sa victoire,
Après avoir détruit leur empire illusoire,

Dans ses réduits savans accueillit par pitié ;
Elle les rend au jour, quand leur culte oublié,
Impuissant ennemi d'un culte plus austère,
Ne pourra plus servir qu'aux plaisirs de la terre.

Par les soins de Budé, ce noble ami des arts,
Un collége naissant reçoit de toutes parts
Des Grecs et des Romains les savans interprètes.
Là, le Français charmé par les douceurs secrètes
Que versent dans son cœur tant de divins écrits,
Vient démentir l'aveu de ses premiers mépris.
Étienne, avec ardeur et d'une main habile,
Sait propager au loin, par un airain mobile,
Ces chefs-d'œuvre fameux, nés de l'antiquité,
Et confirmer enfin leur immortalité.

Déjà l'expérience ouvre un champ plus fertile
A ces arts dégagés de tout luxe inutile [4],
Qui, réclamant de l'homme un long tribut de soins,
Pour prix de son travail, allègent ses besoins;
Et semblent, de ses maux interrompant la chaîne,
Lui payer en bonheur ce qu'il dépense en peine.
O favorable effet d'un sort capricieux!
Tout, des peuples ardens vient éclairer les yeux:
Ce nouvel univers que rêva le génie,
Que découvrit l'audace à la prudence unie,
Et qu'enfin par le fer a conquis la valeur;
D'un schisme encor naissant la coupable chaleur [5],
Qui fait jaillir d'un mal un bien qui le compense,
Et d'un débat funeste une heureuse éloquence;
Ce concours imposant de grands hommes rivaux;
Ces rois dont la faveur, prix des nobles travaux [6],

Nourrit dans leurs sujets une ardeur balancée;
Mais surtout ce grand art qui grave la pensée,
Et, d'un sage écrivain multipliant la voix,
Partout, comme un écho, la répète à la fois;
Tout enfin, des esprits étendant le domaine,
Provoque le réveil de la raison humaine.

A sa vue, interdits et fuyant à grands pas,
Tels que des rois déchus bannis de leurs états,
Les préjugés, l'erreur, le faux goût, l'ignorance
Vont se réfugier dans le sein de Byzance,
Et, par la tyrannie adoptés désormais,
N'en devront plus sortir qu'avec elle, ou jamais.

Quel que soit cependant l'éclat qui le décore,
D'un siècle encor plus beau ce beau siècle est l'aurore:

Mais à mon pays seul devront appartenir
Ces honneurs immortels que promet l'avenir.
Le flambeau du génie allumé dans la France,
De nos nombreux rivaux confondant l'espérance,
Devra par ses rayons, au loin victorieux,
De l'univers jaloux importuner les yeux ;
Et l'Italie enfin, source de la lumière,
Verra notre splendeur l'inonder la première.
De gloire impatiens, les écrivains français
Vont bientôt conquérir, par de plus grands succès,
La palme des beaux arts qu'Apollon leur destine....
Marot promet Malherbe, et Malherbe Racine.



Notes.

NOTES EXPLICATIVES.

[1] *Scandalisait le goût et la religion.*

Allusion aux mystères sacrés, qui firent le sujet de nos premières comédies.

[2] *Et toi, génie heureux !*
Toi qu'Apollon et Mars se disputent entre eux,
Si tu n'étais grand roi, tu serais grand poëte ;

Il est probable que si le sort n'avait pas placé François Ier sur le trône, et que son humeur belliqueuse ne l'eût pas entraîné dans les camps, les Muses lui auraient accordé une place distinguée sur notre vieux Parnasse. Ce n'est pas à la poésie, pour laquelle François Ier est un personnage précieux, à décider si la France y aurait gagné. Tout le monde sait par cœur son joli quatrain sur Agnès Sorel.

[3] *Nous voyons accourir ces innombrables dieux.....*

La littérature ancienne, et par allégorie les dieux du paganisme furent, durant le moyen âge, recueillis dans les monastères, d'où ils sortirent ensuite, non plus

pour usurper notre croyance, mais pour faire nos délices.

4 *A ces arts dégagés de tout luxe inutile.....*

Les arts industriels et mécaniques firent de grands progrès dans le seizième siècle.

5 *D'un schisme encor naissant la coupable chaleur.....*

Le luthéranisme, pour la défense duquel son fondateur et ses partisans déployaient de si grands moyens oratoires, n'a pas peu contribué à la renaissance des lettres.

6 *Ces rois dont la faveur, prix des nobles travaux.*

François Ier, Charles-Quint et Léon X, semblaient disputer de zèle dans la protection qu'ils accordaient aux arts.


Bataille de Lutzen.

PRÉFACE

DE 1819.

Les jours de liberté sont arrivés, les jours de gloire reviendront. Si l'opinion publique fût restée long-temps asservie à la contrainte, où l'avaient amenée nos dissentions, plus encore que le séjour de l'étranger dans nos murs; si notre fierté nationale eût plié long-temps sous ce joug inaccoutumé, c'en était fait de la France. Mais enfin tout est sauvé, puisque aujourd'hui nous pouvons avouer, sans rougir, que nous nous rappelons notre grandeur passée, la célébrer dans nos chants, et opposer à un souvenir de douleur mille souvenirs d'allégresse. Eût-il donc été juste d'imposer le silence à nos

lyres sur nos faits éclatans, par la seule raison qu'une partie de ces faits se rattache à des noms qu'a disgraciés l'inconstance des événemens politiques? Chanter la gloire d'une époque ou celle d'une autre, n'est-ce pas toujours chanter la nation? la patrie n'est-elle pas toujours la même; n'est-elle pas immobile, quand les gouvernemens se succèdent? Et lorsque nous nous déchirons dans son sein, n'est-ce pas elle qui nous crie : Les enfans peuvent se renier entre eux, la mère commune ne renie point ses enfans?

C'est cette idée qui m'a inspiré; c'est elle qui m'a encouragé à offrir à mon pays le tableau d'une de ses glorieuses journées. Convaincu donc qu'il nous fallait, ou renoncer à la gloire nationale, c'est-à-dire renoncer à tout, ou faire mention, en la célébrant, des héros qui en furent les ins-

trumens, je n'ai pas balancé à nommer dans ce poëme les généraux qui se sont le plus distingués dans la bataille qui en fait le sujet. Pourrions-nous nous dissimuler que nous fûmes conduits aux champs de gloire par ces chefs intrépides, quand chacune des plaines, témoins de nos exploits, a donné son nom à l'un de ces grands hommes, pour attacher à sa personne l'honneur d'une victoire à laquelle son courage avait le plus contribué? Pourrions-nous distraire de la bataille de la Moscowa le nom du vaillant de la Moscowa [1] lui-même? et ne serait-ce pas comme si nous supposions que Rome eût été fondée, et que Romulus n'en fût point le fondateur ; ou comme si nous disions avec plus d'absurdité encore : Annibal a passé les Alpes, mais Annibal n'y était point!

[1] Le maréchal Ney.

Les règles du genre que je traite ne sont point fixées. On ne les retrouve point en effet dans celles du poëme épique, ni de l'ode. Ce poëme me paraît être un genre à part qui tient des deux précédens, mais qui, plus long que l'ode, moins long que l'épopée, est plus descriptif que la première, moins que la seconde, et offre enfin un merveilleux plus sage et une exactitude plus sévère que l'un et l'autre de ces genres. Il doit être rapide; il doit dire la vérité, sans la dire tout entière. L'auteur doit choisir ses masses de détails dans le fond même du sujet, et les disposer de la manière la plus dramatique, plutôt que répéter ces descriptions vagues de combats, qui peuvent s'appliquer à tous en général; car sans ces détails spéciaux le lecteur se demandera s'il est à Rivoli, à Wagram ou à Lutzen. En un

mot, il doit offrir au public une action qu'il sait devoir l'intéresser; la présenter avec autant de vérité qu'en peut admettre la poésie, qui ne saurait tout exprimer, et l'embellir de poésie autant qu'en peut admettre l'histoire, qui ne saurait mentir. Mais je ne puis me cacher qu'un défaut inhérent aux poëmes du genre de celui-ci, est de n'offrir qu'un faible intérêt de plan, et de ne pouvoir se soutenir que par l'intérêt du détail, ce qui en rend la conception facile et l'exécution laborieuse. Ce ne sera qu'avec peine qu'on pourra parvenir à y lier entre elles, par des transitions délicates, les parties d'une même action, puisque ces parties se suivent et ne s'amènent point. On parerait sans doute à ce double inconvénient, par l'emploi des grandes ressources du merveilleux; mais, je le répète, qui oserait profaner,

par le mélange de la fiction, des faits qui sont sublimes parce qu'ils sont vrais, et qui tirent leur merveilleux de leur exactitude.

Il me resterait à dire un mot du petit nombre d'auteurs qui se sont livrés à ce genre de composition, mais j'abuserais de la patience du lecteur. Je dirai seulement que Voltaire a échoué, comme on le sait, dans son poëme de Fontenoy, et que d'ailleurs, pour avoir voulu trop plaire à son siècle en y faisant l'apologie d'une foule d'officiers supérieurs, il a moins plu au siècle suivant, qui a lu ces détails sans intérêt; que, de nos jours, un jeune poëte, Millevoye, eût peut-être atteint la perfection, s'il eût décrit davantage, et si, donnant dans le défaut opposé à celui de Voltaire, il n'eût pas eu trop en vue la gloire d'un seul homme. Je ne parle point du passage du Rhin par

Boileau. Je regarde ce beau morceau comme un élan de génie, dans lequel le législateur du Parnasse semble être sorti du genre tempéré de l'épître, pour nous donner, en peu de vers, un modèle parfait du ton sublime de l'épopée.

Que mes critiques toutefois ne me prêtent point la vaine présomption d'offrir ces idées comme des préceptes : ce ton conviendrait peu à mon âge; je les livre à leur jugement comme des propositions, dont j'ai eu besoin de m'étayer, pour l'exécution de mon ouvrage, et que je suis prêt à abandonner, s'ils m'en font connaître de meilleures. Je prendrai occasion de demander grâce à leur sévérité, d'avoir retranché d'un nom de ville qui entre dans ce poëme quelques lettres dures ou redondantes, qui, inséparables des idiômes du nord, viennent dans

la prononciation embarrasser la langue et choquer l'oreille : je veux dire, d'avoir changé Weissenfelds en Vessenfel, en faveur de l'harmonie.

On m'a dit : Pourquoi avoir choisi la bataille de Lutzen? J'ai répondu : Pourquoi en aurais-je choisi une autre? Toutes nos batailles sont belles, puisque ces mots inséparables, Victoire et Français s'y trouvent. D'ailleurs celle-ci est une de nos plus dramatiques; en second lieu, elle a ouvert la campagne de 1813, et enfin je l'avais ébauchée, il y a quelques années, autant pour m'exercer à la poésie que pour céder au besoin de m'entretenir avec des idées héroïques.

On m'a dit encore : Cet ouvrage n'est pas de circonstance. Cela est vrai, si l'on entend que mon poëme ne vient pas immédiatement après la bataille qu'il chante :

mais si l'on considère qu'il paraît au moment où la sagesse du Prince et des Chambres permet de dire tout ce qui est juste et louable, il est de circonstance, et voilà l'à-propos. Et puis enfin tout ouvrage qui traite de notre gloire militaire, n'est-il pas de circonstance ?

Je ne terminerai pas sans rappeler au lecteur les principaux détails de cette affaire. Une partie de notre armée attendait l'autre pour livrer le combat, lorsqu'elle fut surprise par les armées complètes et réunies des Russes et des Prussiens qui avaient sur nous le double avantage du nombre et de la cavalerie. L'action s'engage; l'ennemi tente de se saisir de la ville de Weissenfelds, que nous occupions : il est arrêté tout court. Le village de Kaia pris et repris devient le théâtre d'un grand acharnement et demeure

en notre pouvoir. Le combat est bientôt général. L'ennemi reprend Kaia; mais le courage de la jeune garde qui donne alors pour la première fois, nous assure enfin une conquête si souvent disputée. Le grand nombre de nos ennemis fait encore balancer la victoire, lorsque tout à coup aidée de l'artillerie, la vieille-garde s'avance.... C'est dire que le combat est fini.

UN SOUVENIR

ENTRE MILLE,

OU

LA BATAILLE DE LUTZEN,

POËME [1].

Un jour quelque génie, affermi sur ses ailes,
Cherchant pour son essor des régions nouvelles,
Pourra, sans perdre haleine, en des climats lointains,
Suivre de nos guerriers les illustres destins;
Et, confiant leurs noms à la trompette épique,
Redire à l'univers leur voyage héroïque.
Moi, qu'en un vol si haut ma force trahirait,
De leur gloire imposante admirateur discret,

Sans me charger du soin de tant de renommée,
Je vais dire en quels lieux notre invincible armée,
Suspendant pour un jour ses rapides progrès,
Rajeunit nos lauriers par des lauriers plus frais.

O toi, qui fus trente ans l'appui de nos phalanges,
Qui, méditant du sort les caprices étranges,
En secret aujourd'hui, sur ton mousquet rouillé,
Pleures de ton pays l'antique honneur souillé...
Vieux soldat, lève-toi! moins morne, moins austère,
Qu'à ma voix ton regard abandonne la terre;
Et que, pour enhardir et protéger mes chants,
Ta bouche laisse enfin sortir ces mots touchans;
« Tout n'est donc pas perdu! puisque de notre gloire
« Quelque Français au moins conserve la mémoire;
« Et, montrant du passé le brillant souvenir,

« L'atteste pour garant d'un pareil avenir. »

Vers ces lieux où le Nord, dont l'empire commence,
Au voyageur déjà souffle son inclémence,
Est un champ, qu'illustra le glorieux trépas
De ce jeune héros qui, parmi les combats,
Vit soudain se changer, par un destin contraire,
Le char de son triomphe en un char funéraire [2].
Mars vient troubler encor ces bords infortunés,
Qu'aux différens des rois le Ciel a destinés.

Le jour luit : nos soldats, de qui la vigilance
A déjà du soleil prévenu la naissance,
Annoncent à grand bruit leur réveil matinal,
Et du combat trop lent provoquent le signal;
D'un triomphe assuré favorable présage !...

Les voilà ces deux rois, ces modernes Xercès,
Qui, sur la foi du nombre, augurant leurs succès,
Semblent venir plutôt, arbitres de la terre,
Nous proposer leur joug que nous livrer la guerre.

Tout à coup, par un bruit qui répand la fureur,
Le clairon vient frapper et l'oreille et le cœur.
Le bronze lui répond : et, signal des tempêtes,
Le boulet précurseur a sifflé sur les têtes.
L'officier dit un mot : cent tubes, à sa voix,
Font voler dans les airs cent trépas à la fois.

Chacun veut s'élancer; mais le chef qui nous guide,
Ou dirige, ou retient cet instinct trop rapide.
Par un chef imprudent quand le brave est conduit,
Son effort est sans but et sa valeur sans fruit.

Alexandre déjà, dans sa vaine assurance,
Regarde Vessenfel des yeux de l'espérance.
L'ordre est donné; bientôt d'innombrables soldats
Vers le fort menacé précipitent leurs pas.
Savent-ils qu'un héros est là, dont le courage
Doit mettre une barrière au-devant de leur rage?
Ils volent cependant... Mais, rival plus heureux,
Compans vient opposer à leur élan fougueux,
Son immobilité... Soudain leur chef s'arrête,
Et bientôt, dérobant son front à la tempête,
Les entraîne en sa fuite, et tous, en gémissant,
Vont murmurer au loin leur courroux impuissant.
Ainsi, de Marius allant chercher la tête,
Le Cimbre qui, dans l'ombre, à l'égorger s'apprête,
Accourt, le voit, suspend ses pas irrésolus,
Le fer tombe: un coup-d'œil a sauvé Marius!

Les voilà ces deux rois, ces modernes Xercès,
Qui, sur la foi du nombre, augurant leurs succès,
Semblent venir plutôt, arbitres de la terre,
Nous proposer leur joug que nous livrer la guerre.

Tout à coup, par un bruit qui répand la fureur,
Le clairon vient frapper et l'oreille et le cœur.
Le bronze lui répond : et, signal des tempêtes,
Le boulet précurseur a sifflé sur les têtes.
L'officier dit un mot : cent tubes, à sa voix,
Font voler dans les airs cent trépas à la fois.

Chacun veut s'élancer ; mais le chef qui nous guide,
Ou dirige, ou retient cet instinct trop rapide.
Par un chef imprudent quand le brave est conduit,
Son effort est sans but et sa valeur sans fruit.

Alexandre déjà, dans sa vaine assurance,
Regarde Vessenfel des yeux de l'espérance.
L'ordre est donné; bientôt d'innombrables soldats
Vers le fort menacé précipitent leurs pas.
Savent-ils qu'un héros est là, dont le courage
Doit mettre une barrière au-devant de leur rage?
Ils volent cependant... Mais, rival plus heureux,
Compans vient opposer à leur élan fougueux,
Son immobilité... Soudain leur chef s'arrête,
Et bientôt, dérobant son front à la tempête,
Les entraîne en sa fuite, et tous, en gémissant,
Vont murmurer au loin leur courroux impuissant.
Ainsi, de Marius allant chercher la tête,
Le Cimbre qui, dans l'ombre, à l'égorger s'apprête,
Accourt, le voit, suspend ses pas irrésolus,
Le fer tombe: un coup-d'œil a sauvé Marius!

Il est, non loin du centre, où le combat s'anime,
Un hameau, de vingt chocs la scène et la victime;
C'est Kaia : sur ses murs avec rage engagé,
Chacun des deux partis, assiégeant, assiégé,
S'élançant pour l'assaut, ou repoussant l'offense,
Prend, quitte tour à tour l'attaque et la défense.
Le courage tantôt décide du vainqueur;
Tantôt, d'une embuscade empruntant la faveur,
Le vaincu s'y retranche, et bientôt, plein d'audace,
Il fond sur son rival, le surprend et le chasse.
Tel un serpent, caché dans ses plis inégaux,
Dont lui-même a sur lui ramassé les anneaux,
Impatient, contraint, l'œil fixe, attend sa proie.
Il est là... paraît-elle? Aussitôt, avec joie,
De son corps sinueux déroulant la longueur,
Voyez-le s'élancer, redoubler de vigueur,

Précipiter ses coups, et, fort de sa souplesse,
Attaquer par la ruse et vaincre par l'adresse.
Cependant, pris, repris, ouvert de toutes parts,
Kaia par mille points reçoit nos étendards.

Mais, dans ces champs poudreux, sous ce nuage sombre
Qui prête à ces tableaux le voile de son ombre,
Quels sont ces trois guerriers, ces héros ou ces dieux,
Qui, bravant le trépas, le portent en tous lieux?
On dirait que la Mort, souriant au ravage,
Veut peupler par leurs bras son ténébreux rivage.
C'est Souham, c'est Girard, c'est Ney; nobles guerriers
Que l'œil voit, au péril s'exposant les premiers,
Aller, venir cent fois pour repartir encore.
De leur sang précieux nul fer ne se colore,
Tous trois impunément signalent leur courroux;

Que dis-je? hélas! Girard se sent percé de coups...
Mais en vain le trépas vient planer sur sa tête;
Il va sur ses rivaux détourner la tempête;
Ses transports irrités en sont plus furieux;
Général attentif, soldat audacieux,
Il commande, il agit, à ses soins rien n'échappe;
Il est partout; partout son œil voit, sa main frappe!

On charge, on fuit, et Mars est encore indécis;
Mais tandis qu'en tous lieux nos rangs trop éclaircis
S'étendent, et font face aux légions puissantes,
Qui s'offrent à nos coups mille fois renaissantes,
Kaia n'est soutenu que d'un léger renfort...
Frédéric l'aperçoit : « Soldats! gloire au plus fort;
« Doublez, triplez vos rangs, la force est le courage! »
Il dit : cent bataillons sur le faible village

Concentrent leurs efforts... le village est repris.
Lorsque de nos travaux est perdu tout le prix;
Quand déjà, regrettant leur inutile ouvrage,
Nos guerriers frappent l'air des accens de leur rage;
Dérobant son courroux au soldat désolé,
Mortier reste muet, mais son œil a parlé :
C'est du choc des revers qu'émane le grand homme;
Toujours Rome en sortit plus grande encor que Rome!
Mortier, qui juge alors les momens précieux,
Vers la plus jeune escorte a dirigé ses yeux [3].
De braves, de héros pépinière naissante,
Ces soldats jusqu'ici, dans leur lutte innocente,
Ont entre eux des combats imité l'appareil;
Et, chargeant ou fuyant avec un art pareil,
Ils n'ont encor tenté, dans leur guerre illusoire,
Que des revers sans honte et des succès sans gloire.

Mais enfin, dans ce jour long-temps sollicité,
Conduite de l'image à la réalité,
Leur valeur vierge encor se tourmente; et leur plainte
De leur impatience a trahi la contrainte.

« Amis! a dit Mortier, nos compagnons nouveaux!
« Ainsi que notre honneur, partagez nous travaux...
« Un seul mot doit suffire aux enfans de la France :
« Là-bas est l'ennemi : marchez ; votre vaillance
« Sans doute observera cette loi des grands cœurs:
« Ou ne point revenir ou revenir vainqueurs! »

Il dit : ils sont partis; trop long-temps prisonnière,
Leur fougue tout à coup a rompu sa barrière.
Tel le nitre enfermé vole avec plus d'éclat.
Ils ont devancé l'ordre et leur chef au combat;

L'œil à peine les suit... Mais déjà le plus brave,
D'un fragile rempart forçant la vaine entrave,
Sur la brèche apparaît, l'étendard à la main;
L'arbore, et tout à coup se frayant un chemin,
Où des rangs ennemis la masse est concentrée,
Ouvre à ses compagnons une profonde entrée;
On le suit, on répand le trépas au hasard;
On attaque avec force, on évite avec art.
Le Russe attendait moins de leur jeune courage,
Et nos guerriers du Russe attendaient davantage!
Mais bientôt il s'ébranle, et, glacé de terreur,
Il fuit : nos bataillons redoublent leur fureur,
Et, d'un premier exploit savourant tous les charmes,
Proclament à grands cris le début de leurs armes.
Tant des cœurs nés Français le transport courageux
Les entraîne aux combats, en fait leurs premiers jeux;

Et prouve aux nations que la terre où nous sommes,
Enfante des héros en enfantant des hommes!

Cependant qu'ai-je dit? ô belliqueux enfans!
Ne quittez pas encor vos glaives triomphans :
Voyez-vous accourir, sous des flots de poussière,
Des escadrons d'airain la foule meurtrière :
L'hydre menace encor... soldats! point de repos;
Rassemblez-vous contre elle, autour de vos drapeaux;
Surtout suivez l'honneur dont la voix vous exhorte,
Et vous lui renverrez le trépas qu'elle apporte!

Maïs tout change; et dès-lors, avec plus de chaleur
C'est un combat nouveau, c'est une autre valeur.
Quand déjà nos soldats, trop animés peut-être,
Ont épuisé le plomb que lance le salpêtre;

Quand, trompant leur valeur, les stériles mousquets,
En repos dans leur mains, restent froids et muets;
Une épée, autrefois à Bayonne inventée,
Au tube qu'elle allonge est par eux ajustée;
Et, cette arme en arrêt, le hardi fantassin
Attend des cuirassiers le formidable essaim.
Il s'élance, il arrive, aussi fort dans sa course
Qu'un fleuve avec fracas descendant de sa source;
Mais nos soldats, courbés sur leurs dards alignés,
Les bras roidis, les pieds l'un de l'autre éloignés,
Arrêtent, de leur fer, le coursier qu'ils déchirent;
Dans son large poitrail le plongent, le retirent
Et le plongent encor... L'indocile animal,
Qui, souple, en arrivant, d'un pas toujours égal,
Sur le sol ébranlé bondissait en cadence,
Par sauts tumultueux ou recule ou s'élance;

Et son maître bientôt tombe à terre en courroux,
Renversé par ses bonds ou frappé par nos coups.

Contre tant d'escadrons ô succès mémorable!
Que leur sert cet acier, habit impénétrable
Qui défendait au plomb d'arriver à leur cœur?
Il n'est, pour arrêter le bras de la valeur,
Pour briser de son choc la violence extrême,
Qu'un solide rempart... La valeur elle-même!

A cet aspect subit, nos plus anciens guerriers
Ont senti de leurs fronts s'agiter les lauriers :
Une honte héroïque a réveillé leur âme...
Mars! prête-moi ton fer, ma muse le réclame :
Viens, donne! pour graver de tels faits sur l'airain,
Le glaive seul de Mars doit servir de burin!

Cependant le Soleil, déjà couché dans l'onde,
De son dernier regard a salué le monde :
Quand tout à coup au centre, à grands pas et sans bruit,
La Garde part : tout tremble; elle arrive : tout fuit;
Son ardeur est prudence et sa rage est réglée;
La colonne ennemie, en tous points ébranlée,
Sent perdre par degrés sa force et son terrain;
Le clairon la poursuit du bruit de son airain;
Et Drouot, vers les flancs, déployant son génie,
Foudroye avec calcul sa ligne désunie.
Las enfin de combattre au milieu du fracas,
Ici soldats sans chef et là chef sans soldats
N'opposent à nos flots que le cri des alarmes;
Les uns jettent leur aigle, et tous de vaines armes...
Seule dans ce chaos la valeur est debout;
La peur fuit, la mort reste, et la nuit couvre tout!..

Fuis donc, ô Prussien, dont la fourbe exécrée
A de notre alliance enfreint la loi sacrée!
Fuis, et va dans Berlin raconter que sur toi
Le courage a vengé la cause de la foi.
Toi, Czar, qui n'armas point ton bras d'un fer parjure,
Ce jour à ta fierté ne porte pas injure :
Celui-là cède aux Dieux, qui cède à des Français!
Si sa défense est noble elle égale un succès;
Et sa mémoire encore, honorée et chérie,
Un jour peut réclamer un marbre à sa patrie.

Et toi, qui dans ces champs conduisis nos soldats,
Enfin, Napoléon, suspends ici tes pas;
Arrête, ou tremble! hélas! nos rivaux, à ta honte,
De nos exploits sanglans pourront nous tenir compte.
Alors, contre dix Rois, en vain prétendras-tu

Rassembler les débris du grand homme abattu...
Il n'en sera plus temps; entraînés dans ta perte,
Les Français sur tes pas verront leur tombe ouverte.
Dieux! reculez encor ce douloureux moment!...
Mais que vois-je? ô douleur! fatal pressentiment!
Le Nord, long-temps foulé contre ses monts de glace
A reflué sur nous. Tout a changé de face :
Les vaincus aux vainqueurs ont rapporté leurs fers;
Et sur un peuple seul pèse tout l'univers!
Mais la France, qu'enfin instruisit son histoire,
Après avoir fourni sa carrière de gloire,
Aux combats meurtriers ferme son horizon,
Et met son pesant sceptre aux mains de la raison.
Telle autrefois Pallas se montrait sur la terre,
Ou sage dans la paix, ou terrible à la guerre.


Notes.

NOTES.

[1] Ce poëme, publié en 1819, reparaît ici avec plusieurs additions et des corrections nombreuses.

[2] Vers ces lieux où le nord, dont l'empire commence,
Au voyageur déjà souffle son inclémence,
Est un champ qu'illustra le glorieux trépas
De ce jeune héros qui, parmi les combats,
Vit soudain se changer, par un destin contraire,
Le char de son triomphe en un char funéraire.

C'est dans les plaines de Lutzen, qu'en 1632, Gustave-Adolphe combattant contre Valstein, général des armées de l'empereur d'Allemagne, remporta cette fameuse victoire qui lui coûta la vie. Il ne fut pas atteint, dans les derniers rangs de son armée, d'un plomb parti de loin et lancé au hasard; mais il tomba percé de coups en combattant en personne, au fort de la mêlée. On a dit de lui qu'*il était mort l'épée à la main, et la victoire dans l'imagination.* Roi d'un état puissant, il exposa trop sa vie comme simple capitaine; rare exemple à

offrir à ceux qui, n'étant que capitaines, exposent la leur aussi peu que s'ils étaient rois!

[3] Mortier, qui juge alors les momens précieux,
Vers la plus jeune escorte a dirigé ses yeux.

Il s'agit ici de la jeune garde. Le village de Kaia, qui était devenu tour à tour la proie des deux partis opposés, fut repris définitivement par le maréchal Mortier, duc de Trévise, commandant cette nouvelle milice. Quoiqu'elle fût en grande partie composée des dernières recrues, quoiqu'elle eût été pour ainsi dire improvisée, et qu'elle n'eût encore vu que le feu de la *petite guerre*, elle se battit cependant de manière à faire pâlir d'étonnement jusqu'à nos vieux soldats.



Épître.

ÉPITRE

D'UN JEUNE POÈTE A SON PÈRE.

CHER auteur de mes jours! dès long-temps je balance
A trahir un secret qu'enferme le silence;
Mais dût tomber sur moi ton courroux mérité,
Je sens qu'à ton amour je dois la vérité.

Mon père, je le sais, ta tendresse éclairée
De la vie avec soin sut m'aplanir l'entrée;
Et toujours tu voulus, me tenant par la main,
Guider mes pas errans sur cet obscur chemin.
Tu crois toucher bientôt, dans ta flatteuse ivresse,
Au terme fortuné promis à ta sagesse;

Et, quand tu vas jouir du fruit de tes travaux,
Tout à coup te livrant à des tourmens nouveaux,
Ton fils, sourd désormais à la voix qui l'appelle,
Aux droits sacrés d'un père oppose un front rebelle.

Sans doute ces mots seuls m'ont ravi ton amour...
Interdis-moi ton sein, maudis-moi sans retour,
Parle, tonne!... ou plutôt, si, sur un fils qui t'aime,
Tu peux, pour un moment, suspendre l'anathème,
Écoute...., et tu pourras, lorsque j'aurai parlé,
Sur le coupable front de ce fils désolé,
Que ta sévérité refusera d'absoudre,
Du courroux paternel faire éclater la foudre!

« Voilà le temps enfin, me dis-tu quelquefois,
« Où sur un sort futur tu dois fixer ton choix :

« De Thémis, si tu veux, suis les leçons austères;
« De la nature humaine observe les mystères;
« Choisis les champs de Mars, les comptoirs de Plutus,
« N'importe : on peut partout cultiver ses vertus :
« Consulte-toi, choisis. » C'est en ces mots, mon père,
Que tu m'offres l'espoir d'un avenir prospère;
Je garde le silence; et ta crédulité
Y voit un sûr garant de ma docilité!
Mais depuis trop long-temps ton erreur se prolonge :
Ma ruse est un abus, mon silence un mensonge!

Connais-tu mon destin? soit raison, soit erreur,
Sais-tu quel est mon goût, mon penchant, ma fureur?..
Regarde cette lyre : elle est muette encore....
Prends-la; cherche un moment à la rendre sonore;
Mais, ô mon tendre père! insensible et sans voix,

Le luth capricieux est rebelle à tes doigts.
Eh! bien, désires-tu que, frappant ton oreille,
L'indocile instrument tout à coup se réveille?
Donne; écoute: entends-tu, sans gêne et sans efforts,
S'élever dans les airs d'harmonieux accords?...
Ce bois est éloquent, ce corps possède une âme;
Mais il faut la chaleur d'une céleste flamme
Pour réveiller cette âme endormie en ses flancs;
Pour animer la lyre, il faut des doigts brûlans!

Par ce talent nouveau je te surprends peut-être;
Tu voudrais, je le vois, savoir quel fut mon maître...
Un maître!... en est-il un dont la témérité
Prétende avoir jamais, par son art limité,
D'un mortel non divin fait éclore un poëte?
Du langage des Dieux ce magique interprète

Doit tout à la nature!... Ah ! mon père, crois-moi,
Jamais on ne se trompe, en observant sa loi;
Bien plus, l'homme, en suivant une loi qui la blesse,
Est, par un long malheur, puni de sa faiblesse :
Il flotte, sans espoir, dès la fleur de ses ans,
Entre un devoir pénible et des goûts séduisans;
Sa vie est un combat, sa vertu son supplice;
Il meurt!... et la nature ainsi s'est fait justice!

Tu frémis! car enfin tu m'aimes... Me vois-tu,
Victime du devoir, languissant, abattu,
Déplorer, mais en vain, ma triste obéissance;
Combien tu maudirais ta funeste puissance!...
Mais, sans anticiper sur l'avenir lointain,
Écartons ces tableaux d'un malheur incertain;
Ton fils consent à vivre en suivant la nature!....

Toi-même, jeune encor, de ta gloire future
N'avais-tu pas déjà le doux pressentiment?
Quel malheur pour l'état, et pour toi quel tourment,
Si ton père, inflexible à ta juste prière,
T'eût défendu des lois l'honorable carrière!
Combien, juge attentif, d'un œil prompt et perçant,
Tu sais du criminel discerner l'innocent;
Deviner la vertu, par un instinct sublime,
Et sauver à Thémis le repentir d'un crime!

Mon père, cet instinct dont la rapidité,
Te fait sous mille erreurs voir une vérité;
Ce sentiment si vif, éclair de ta belle âme,
Qui te fait distinguer le juste de l'infâme...
Eh! bien, ce sentiment, moi-même je m'en sers,
Pour tenter de saisir le secret des beaux vers!

Ta règle est la raison, ma règle est le délire!
Tu reçus la balance et je reçus la lyre!...
Oui, je la tiens, mon père; et, de crainte affranchi,
Je ne la veux quitter qu'après t'avoir fléchi.
Je tiens un talisman dont l'heureuse merveille
Prend, pour aller au cœur, le chemin de l'oreille.
Dès qu'il est dans mes mains alors tout m'est permis :
J'enchaîne avec des sons jusqu'à mes ennemis.
Qu'il m'échappe! et bientôt je cherche ma pensée;
Mon cœur est interdit, ma parole est glacée;
Je tremble, et suis vaincu, tel qu'un pâle guerrier,
Au plus fort du combat, surpris sans bouclier.
Mais ce n'est pas en vain qu'à sa vive éloquence
Je confie en ce jour le soin de ma défense :
Je sens entre mes mains l'instrument affermi;
J'en approche mes doigts et la corde a frémi!

Aussitôt des Amours la troupe m'environne;
Les Muses sur ma tête ont posé leur couronne;
Je triomphe!... Bien plus : je triomphe à tes yeux!
Et soudain saisissant le moment précieux,
Où ton âme surprise, ébranlée, attentive
S'abandonne au pouvoir du luth qui la captive;
Certain de mon pardon, défiant ton courroux,
Le front ceint de lauriers, je tombe à tes genoux;
Et, dans tes pleurs touchans lisant ta joie extrême,
Je viens te demander le terrible anathème!

C'en est fait; et mon père, en cet heureux moment,
Malgré lui dans sa main retient le châtiment :
Son indulgent souris me répond de ma grâce!...
Cependant cet espoir, qu'avec ardeur j'embrasse,
S'il n'était qu'une erreur; et si je caressais

La vaine illusion d'un fortuné succès?...
Alors je briserais ma couronne impuissante,
Puisqu'elle aurait trahi mes vœux et mon attente!...
Mais non : pour te fléchir, par un effet plus prompt,
Mon père, j'oserais la poser sur ton front,
Et dans tes cheveux blancs enlacer sa verdure.
Certain de mettre un terme aux tourmens que j'endure,
Je te dirais alors : « Tu triomphes par moi!
« Ma gloire t'appartient, mes lauriers sont à toi;
« A ma vocation refuse encor de croire!
« Abjure ta couronne et démens ta victoire! »

Mais je porte à ton cœur trop de coups à la fois;
De tant d'émotions il soutient mal le poids;
Ton bras est désarmé, ta rigueur amollie,
Et ta sagesse enfin pardonne à ma folie.

De ma naissante ardeur si j'écoute le feu,
Je pourrai quelque jour mériter ton aveu :
Peut-être que bientôt, admis chez Melpomène,
Je pourrai par ma verve enrichir son domaine.
Alors si, dans son temple, un murmure flatteur
Demande, autour de toi, le nom du jeune auteur,
A ton transport long-temps tu feras violence,
Et tu supporteras le fardeau du silence...
Mais enfin, répondant aux spectateurs ravis,
Plein de joie et d'orgeuil tu diras : « C'est mon fils! »

LA
Guerre Amoureuse.
CONTE.

LA

GUERRE AMOUREUSE.

CONTE.

A FANNY.

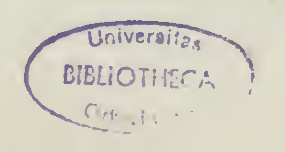
Fanny, quand j'observe ce monde,
Où le mal près du bien abonde,
Où nous trompe un cruel destin,
Où nous arrivons un matin,
Tels que des oiseaux de passage,
Pour faire le soir nos adieux,
Je vous avoûrai qu'à mes yeux
Le plus fou paraît le plus sage.

Mais, depuis long-temps à Paris,
La gravité succède au ris;
Le temps emporte sur ses ailes
Amours, plaisirs et bagatelles;
Plus de gaîté dans nos écrits;
Tout, jusques à la comédie,
Est sérieux hors de saison :
Tant de bon sens, tant de raison
Est vraiment une maladie.

Chère Fanny, qu'est devenu
Ce Français d'humeur si légère,
Fou dans la paix et dans la guerre?
Il n'est plus en nous reconnu,
Par l'observateur de notre âge;
Mais nature l'emportera,

Et, quoi qu'il fasse, il lui faudra
En revenir au badinage...
En attendant revenons-y,
Je suis Français, et vous aussi,
Seuls disposés sans doute à rire;
Rions; de la tristesse ainsi
Nous ferons bien mieux la satire.

De Paris naguère échappé,
Et dans la province occupé,
En chasseur fougueux mais habile,
A la poursuite des plaisirs,
Dans un de mes joyeux loisirs,
Je vous écris, en petit style,
Du sein d'une petite ville :



P****** est le nom glorieux
De cette cité d'importance,
Qui, sur la carte de la France,
Échappe et se dérobe aux yeux;
Mais qui semble une capitale
A qui consulte, en curieux,
La carte départementale.
On n'y connaît point le défaut
De penser plus qu'il ne le faut;
Ce séjour modeste et tranquille,
En grands hommes très-peu fertile,
Peu propre à ce raisonnement
Qui prétend indiscrètement
Approfondir effets et causes,
Est connu principalement
Par ses plaisirs et par ses roses.

Entouré des ris et des jeux,
Je me dérouillais en ces lieux,
Des sophismes de la logique,
Des dogmes de la politique,
Lorsqu'un jour, par hasard jeté
Dans certaine société
Qui d'Amour était tributaire,
Je fus témoin involontaire
D'une éclatante scission
Entre vingt têtes sans raison,
Qui d'abord pour rien se brouillèrent,
Puis pour rien se racommodèrent.

Aussitôt mon badin crayon,
Avide alors d'illusion,
S'empara de ce galant texte,

Et s'empressa de l'égayer,
Comme on s'empare d'un prétexte
Pour rire et se désennuyer
D'un sermon de l'abbé Fortier.

Vous, Fanny, dont le cœur fidèle
A mon cœur est si bien lié,
En attendant que l'amitié
Vers vous à Paris me rappelle,
Lisez cette humble bagatelle,
Sujet bien ou mal inventé,
Où, sur un peu de vérité,
J'ai construit un échafaudage
De déraison, de bavardage,
De traits malins, de propos fous,
De contes bleus empruntés tous

A l'antique mythologie,
Si riche en aimable magie.
Si quelque censeur par hasard
Aperçoit sur votre toilette
Ce récit arrangé sans art,
Le parcourant de sa lorgnette
Il vous dira que les faux dieux
Pour le bon sens sont un outrage,
Et qu'ils sont aujourd'hui trop vieux
Pour amuser encor notre âge :
Fanny, sans vous mettre en courroux
Contre ce pédant subalterne,
Vous lui répondrez que pour vous
La folie est toujours moderne.

Le vingt-cinq du mois des soupirs
L'Amour, dans un de ses loisirs,
Quitta pour un moment Cythère,
Puis d'un seul trait il s'envola
Tout droit vers l'Olympe, et de là
Jetant les yeux sur notre terre,
Le dieu de la sorte parla :
« Par mon arc, morbleu! je veux rire,
« Puisque je le peux aujourd'hui,
« Pour les jours où me tient l'ennui :
« Qui pourrait par hasard me dire
« Quel est ce point de l'univers
« Où, livrés à maints jeux divers,
« Jeunes garçons et jeunes filles,
« En cercle assis et sans apprêts,
« Sont heureux à si peu de frais;

« Tandis qu'à côté leurs familles,
« Les surveillant, mais sans rigueur,
« Jettent sur table trèfle ou cœur. »
Alors, avec un fin sourire,
L'adroite curiosité
Qui sait tout, qui veut tout redire,
Et souvent marche à son côté,
En s'approchant lui répond : « Sire,
« C'est un des coins de votre empire
« Qui, mieux qu'un autre, il m'en souvient,
« Connaît l'art d'aimer et de plaire,
« Et dans une paix exemplaire
« Depuis fort long-temps se maintient. »
— « Bah! dit l'Amour, mais il me vient
« Une idée assez singulière,
« A laquelle on ne s'attend guère :

« Si donc à nos yeux aujourd'hui
« Je changeais cette paix en guerre?
« Tel est l'Amour : le mal d'autrui
« Est souvent un plaisir pour lui.
« C'est un caprice à satisfaire,
« Dans la vie il faut rire un peu,
« Restez-là, ça va vous distraire,
« Mes sujets n'auront pas beau jeu! »
Alors, prenant un air capable,
Jouant le maintien formidable
De son grand papa Jupiter,
Lorsque, sur ta terre innocente,
Son bras que le repos tourmente
Va lancer la foudre et l'éclair;
L'Amour fait signe à la Discorde
Qui, docile aux ordres du dieu,

S'avance avec toute sa horde,
Brandissant le fer et le feu.
Puis il dit : « Vois-tu la Champagne,
« Là bas? — Oui, je la vois. — Eh! bien
« Voilà ton but, femme de bien;
« Vers la frontière, où la campagne
« S'étend au pied d'une montagne,
« Est un très-petit point : c'est-là;
« Peux-tu l'entrevoir? — M'y voilà.
— « Apprends donc que ton ennemie
« La Paix, en ces lieux affermie,
« Bravant tes serpens venimeux,
« Règne au sein des ris et des jeux :
« Je t'en ai dit assez peut-être;
« Pars, vole; tu pourras connaître
« Le reste de tes propres yeux. »

A ces mots de Paix, de rivale,
Soudain la Discorde pâlit,
Puis sourit d'espoir, et partit.
Lors à son approche infernale
Maints amans côte à côte assis,
Jasant d'amoureuses fadaises,
Sentirent tout à coup leurs chaises
S'éloigner par deux bonds subits;
Effet commun aux lieux qu'aborde
La bonne dame la Discorde.
Après ce funeste début,
Soudain la cruelle déesse,
Usant d'une perfide adresse,
Pour mieux arriver à son but,
Profita d'une circonstance,
Propice, hélas! à sa vengeance :

En ce moment le cercle heureux,
Après mille autres petits jeux,
Allait jouer à la sellette;
Elle entre alors... non pas vraiment
Telle qu'elle est réellement,
Non telle que de maint poëte
Nous la figure le pinceau,
L'œil creux et la mine inquiète;
Mais sous la forme un peu coquette
D'un jeune et galant jouvenceau.
Ce berger d'étoffe nouvelle
Sur sa démarche poliment
S'excuse auprès de chaque belle,
Dit quatre mots de compliment,
Puis il sollicite humblement
Qu'au nom de l'Amour on l'admette

Au jeu badin de la sellette.
Selon ses projets ennemis
Il parle, il plaît, il est admis.
Ce n'est tout : le faux personnage,
Réclamant la faveur du choix,
Demande à recueillir les voix,
Selon la pratique en usage :
Alors, feignant de s'acquitter
De ce puéril ministère
Qu'il est venu solliciter,
Le monstre impur, avec mystère,
Bas à l'oreille de chacun,
S'en va soufflant la calomnie.
Écoutant son fatal génie
Le monstre persuade à l'un
Que sa belle a le cœur volage :

« Je l'ai, lui dit-il, de mes yeux
« Vue un matin en certain lieux...
« Mais je me tais et je ménage
« Un amant tendre et malheureux.
« Observez bien, dit-il à l'autre,
« Les coups d'œil que lance à Clément
« La bergère que bonnement
« Jusqu'ici vous croyiez la vôtre. »
Puis d'un air confidentiel,
S'adressant à Clément lui-même :
« Je viens de voir Phrosine... ô Ciel!
« Se peut-il bien que Clément l'aime,
« Mais elle est laide à faire peur,
« Que dis-je? elle est laide, elle est sotte,
« Et vieille et revêche et bigotte;
« C'est pourquoi, sans difficulté,

« Vous avez obtenu naguère
« L'aveu, que je crois peu sincère,
« D'un cœur par chacun rebuté. »
Fécond en noirceurs mensongères,
Il en dit autant aux bergères ;
Jouant même le sentiment,
Affectant l'ardeur d'un amant,
Lorsqu'il n'est qu'un trompeur infâme,
Le monstre, avec expression,
A chacune fait de la flamme,
Qu'il dit ressentir en son âme,
La vive déclaration.
Complète alors fut sa conquête.
Son esprit, ses dehors charmans,
L'ardeur de ses faux sentimens,
Aux belles font tourner la tête...

Soudain, après ce dernier trait,
Le sycophante disparaît...
Alors vous eussiez vu la mine
Honteuse, allongée et chagrine
De tous nos couples amoureux,
Naguère unis si bien entre eux.
D'abord observant le silence,
Par se bouder chacun commence;
Chacun bientôt s'apostropha,
Gronda, disputa, s'échauffa;
La rage à tout moment redouble;
Deux amans seuls, dans ce cahos,
Se refusaient au commun trouble,
Et poursuivaient leurs doux propos :
Soudain la Discorde maudite
Du haut des airs voit ce repos,

Agite sa torche, et de suite
Les force à se tourner le dos.
Voilà donc toute l'assemblée
Au gré de la dame troublée.
Mais terminons en peu de mots :
L'animosité fut extrême;
Chacun épuisa son courroux
En reproches, transports jaloux,
Fine ironie, impromptu même....
Il fut fait plus d'esprit, dit-on,
En ce moment de la journée,
Que durant le cours de l'année
Dans tout l'espace du canton.

Ils étaient pleins de la déesse,
Et, dans leur fureur vengeresse,

Déjà tous en venaient aux mains,
Quand l'Amour, qui, sur son nuage
Monté comme au septième étage,
Riait de leurs jeux inhumains,
En voyant redoubler l'orage,
Se repentit de son ouvrage :
« De ce mal si je suis l'auteur
« J'en serai le réparateur,
« Dit-il; d'un léger badinage
« La conséquence me fait peur;
« Cette guerre dans mon empire
« A mon culte pourrait bien nuire;
« Voyons si je mets plus de temps
« A pacifier nos amans,
« Que la déesse de la haine
« N'en a mis à rompre leur chaîne;

« Prouvons combien nous l'emportons,
« Il y va de l'honneur... Partons. »
Il part : docile à sa parole,
Son nuage, aussi prompt qu'Éole,
Bientôt, comme un char enchanté,
Sur la terre l'a transporté.
Animé d'une humeur bénigne,
Il entre, et du doigt fait un signe.
O ciel ! quel changement subit !
Chaque berger qui, soit dépit,
Soit humeur volage et légère,
Avec ardeur s'était jeté
Aux genoux d'une autre bergère,
Se trouve, par la volonté
De la divinité puissante,
Aux pieds de sa première amante.

On remarqua plus d'un tableau,
Plus d'un effet rare et nouveau
Dans ce moment vraiment magique,
Critique, érotique et tragique.
Adrien, tout fier d'un aveu,
Sur la main que lui tendait Rose
Déposait un baiser de feu;
Mais grâce à la métamorphose,
Grâce au doigt du dieu bienfaisant,
Que tient-il?... c'est la main d'Amable :
Sa passion était coupable,
Son baiser devient innocent.
La coquette et piquante Aglaure,
Qui revoit son amant encore
L'adorer et prendre pour lui
Des sermens formés pour autrui;

Aglaure qui, très-peu cruelle,
Conçut une flamme nouvelle
Pour maint et maint autre berger,
S'estime heureuse en ce danger
De passer encor pour fidèle.

L'ordre bientôt est rétabli,
L'Amour veut qu'au sein de l'oubli
A l'instant le passé se plonge,
Et le passé n'est plus qu'un songe.
Cependant l'œil perçant du dieu
S'aperçut que nos pastourelles
Se composaient, se parlaient peu,
Et conservaient encore entre elles,
Sous un faux air d'aménité,
Un fonds secret de jalousie,

Reste impur de la frénésie
Qu'au sein de leur cœur infecté
Le monstre horrible avait jeté.
« Belles, l'ardeur du bien m'enflamme,
« Dit-il, avant d'aller aux cieux
« Point ne vous ferai mes adieux
« Sans vous prouver que, dans mon âme,
« Je fais, en juge impartial,
« De vous toutes un cas égal;
« Aussi je vais, ne vous déplaise,
« Sans m'écarter de mon sujet,
« Et sans abandonner ma thèse,
« Réaliser un grand projet
« Que j'ai depuis long-temps en tête;
« Et je rendrai grâce au hasard,
« Qui m'a conduit quoiqu'un peu tard

« Au sein de votre cercle honnête ;
« Car il faut que vous preniez part
« Au grand chef-d'œuvre que j'apprête.
« Je veux donc faire une beauté
« Comme il n'en a point existé ;
« Et ça pour tenter la conquête
« D'un nouveau dieu de qui le cœur
« N'oppose à mes traits que rigueur,
« Et m'en fait mettre bas les armes.
« Or, belles, je veux parmi vous
« Façonner ce roi des bijoux,
« En recueillant les divers charmes
« Qu'en chacune je trouverai,
« Et qu'ensemble enfin je coudrai. »
Alors, à son projet fidèle,
Cupidon va de belle en belle,

Volant, pillant tous leurs appas;
Teint frais, grands yeux, bouche vermeille,
Sein par qui le désir s'éveille,
Enfin, que ne leur prend-il pas!
Point n'est permis d'être gentille
Ou gracieuse impunément.
Or, par ces vols qu'à chaque fille
Cupidon fait à tout moment,
Il fabrique une œuvre sublime
Qu'il retravaille en corrigeant,
Rognant, augmentant, abrégeant,
Et que de son souffle il anime.
Chaque belle à ce tout parfait
Contribua; chaque bergère
En souriant se laissa faire;

Sans pourtant perdre, à ce sujet,
Un bras ou quelqu'autre partie
Qu'à cet ouvrage elle a fournie.
Ainsi lorsque, dans nos salons,
Un flambeau, loin des aquilons,
Jette une splendeur éclatante,
Si, cherchant un effet plus beau,
Notre main, vers sa mèche ardente,
Approche d'un autre flambeau
La mèche, avide de lumière,
Par un transport officieux,
Il cède le feu précieux,
Sans perdre sa clarté première.
Dès qu'il eut conduit l'œuvre à fin,
Cupidon, s'adressant au belles,

Leur dit : « Aimables jouvencelles,
« Vous voyez cet objet divin,
« Cette Vénus que j'improvise,
« Qui, frappant vos yeux de surprise,
« Vous montre en chacun de ses traits
« L'échantillon de vos attraits;
« C'est un chef-d'œuvre en vérité,
« Certe! il est beau pour des mortelles
« D'avoir posé comme modèles
« Pour faire une divinité.
« Comme elle vous doit la naissance,
« La dame, par reconnaissance,
« Toujours vous chérira; toujours,
« Du haut des sphères fortunées,
« Elle entretiendra vos amours,

« Et bénira vos hyménées.
« Et si la Discorde jamais
« Voulait d'ici chasser la paix,
« Et rompre encor votre harmonie,
« Vous la verriez, parant ses coups,
« Toujours entre le monstre et vous
« S'offrir ainsi qu'un bon génie. »
L'Amour se tut après ces mots,
Puis abandonnant ses vassaux,
Honnêtement il les salue,
Leur promet son appui divin,
Et remonte à cheval enfin
Avec son bijou sur sa nue.

Cette histoire est de bon aloi,
Car, foi de menteur, croyez-moi,

Je parle en témoin oculaire
Qui d'assez près a vu l'affaire.

O vous dont l'aspect attrayant
Des cœurs enlève le suffrage,
Fanny, l'Amour en vous voyant,
Aurait retouché son ouvrage.


Note.

NOTE.

P****** est le nom glorieux
De cette cité d'importance,
Qui, sur la carte de la France,
Échappe et se dérobe aux yeux,
Mais qui semble une capitale
A qui consulte en curieux
La carte départementale.
On n'y connaît point le défaut
De penser plus qu'il ne le faut, etc.

Sans doute le lecteur ne prendra pas pour un jugement sérieux et réfléchi ce que je dis de cette petite ville, indiquée par une initiale ; mais plutôt il y verra l'expression de la folle gaieté d'un conteur qui fait subir à tout ce qu'il touche le joug inévitable de son innocente plaisanterie. Les habitans même, à plusieurs desquels j'ai voué une estime fondée sur leur mérite, en riront les premiers, et penseront avec moi qu'il est

impossible d'enfermer la raison dans un vers de huit syllabes ; elle serait trop à la gêne dans un cadre aussi étroit.

LE COMMIS VOYAGEUR.

CONTE.

—

Un jeune commerçant travaillait chez autrui,
Et, par convention entre son maître et lui,
Avait droit à moitié dans tous les bénéfices.
On le fait voyager; il part : et, pour prémices,
Bientôt, tout chargé d'or, il rentre à la maison.
Les profits sont comptés... Quand soudain, sans raison,
Le patron sur un rien le chicane et s'emporte,
Trouve les calculs faux et sa moitié moins forte,
Dit ceci, puis cela, met le commis à bout.
Celui-ci répondit, quand on eut réglé tout :

« Puisque vous désirez que, sans désavantage,
« Par moitié très-exacte, avec vous je partage
« Les produits d'un trafic par fois bien hasardeux,
« Recevez ce soufflet, car j'en ai reçu deux. »

MOLIÈRE ET SES RIVAUX.

CONTE ALLÉGORIQUE.

Thalie, un certain jour, fit ouvrir une lice,
Où ses amans jaloux et de la gloire épris,
Devaient fournir leur course et disputer le prix
Qu'au vainqueur fortuné promettait sa justice.
On accourt, tout est prêt, et, juge impatient,
La Muse dans ses mains frappe trois fois... Molière
Voit le but, part, le touche et retourne, en riant,
Rejoindre ses rivaux encore à la barrière.


Tables.

LES RAILLEURS.

FABLE.

Aussi lâche en effets que vaillant en paroles,
Un Picard d'origine et Gascon par métier,
Était assez connu pour marchand d'hyperboles.
Son sein n'étalait point la croix de chevalier,
Mais il la méritait selon lui : c'est tout comme.
Or, un beau jour, ce galant homme,
D'un grand sang-froid disait à ses amis
(Amis ou non, mettons-le pour la rime) :
« J'ai de ce bras, hier, immolé, mais sans crime,
« Trois grands pendards, contre moi réunis,

« Ces gueux, rangés de front, en ordre de bataille,
« Et formant de leurs corps une épaisse muraille,
« Fondent sur moi, poussés d'une infernale ardeur.
« Je ne dis point par quelle repartie
« Je répondis à leur brusque sortie,
« Et je tais les exploits où m'emporta mon cœur,
« Car j'ai lu dans certain auteur
« Que tout héros doit se montrer modeste.
« Messieurs, ne m'en priez, je ne saurais... Au reste,
« Je dirai pour finir que je restai vainqueur;
« Car nos géans, expiant leur audace,
« Ont de leur triple corps couvert le large espace
« Du champ d'honneur encore ensanglanté,
« Où triompha ma force et ma dextérité ! »
Il se tait; et la troupe, hélas! trop peu crédule,
Fait d'un sujet de gloire un sujet ridicule.

« Don Quichotte eût pali devant pareil danger, »
Dit un premier railleur, et, pour l'encourager,
Lui promet par serment d'imprimer son histoire
Sur parchemin qui dure autant que sa mémoire;
L'autre, aussi goguenard, lui rend justice au moins
D'avoir mis bas en songe une trompeuse image,
Et prouve en de grands mots cet innocent carnage,
Exécuté sans bruit et sans témoins.
Cependant la plupart, à la fin plus traitables,
Disent qu'il a peut-être, en sa noble chaleur,
Pourfendu sans pitié trois spectres bien palpables,
Affublés et rendus à des humains semblables,
Pour mieux tromper son œil et tenter sa valeur,
Quelques fantômes blancs... Mais un nouveau railleur
A ces mots s'écria : « Qu'entends-je? des fantômes!
« Non, Messieurs; sachez respecter

« Les hauts faits que vos bras ne sauraient imiter :
« Si ce ne sont des dieux ce sont au moins des homme
« Et voici, sans plus contester,
« De cette vérité la preuve la meilleure :
« C'est que je les ai tous rencontrés tout-à-l'heure,
« Et que chacun d'eux, sur ma foi,
« Était très-plein de vie, ainsi que vous et moi. »

J'aime à voir manier ainsi la raillerie.
Si toujours nos rieurs parlaient de la façon,
Le trait de la plaisanterie
Deviendrait dans leurs mains l'arme de la raison.

LE JEUNE CHAT.

FABLE.

Rodilard n'était plus; le bruit de son trépas
Retentissait parmi les rats.
O joie inattendue! on dit que la nouvelle
Fut célébrée entre eux et les souris
Par une fête solennelle.
Toutefois par prudence ils gardent le logis:
Car les doyens, dont on suit les avis,
Connaissant de ce chat la pratique rusée,
Soupçonnent de sa part une mort supposée.
Si souvent l'enragé, friand de tels exploits,
Avait trompé les rats par ce tour d'habitude

Qu'ils en avaient enfin fait assez bonne étude.
Dix fois il était mort, ressuscité dix fois;
Et cependant, hélas! par un destin contraire,
Les morts qu'il avait faits ne ressuscitaient guère.
Mais ainsi qu'il arrive aux hommes comme aux chats
Rodilard n'était plus; un fidèle message,
Et mieux encor la paix du voisinage,
Avaient enfin confirmé son trépas.
Parmi les rats alors on tint séance.
Et là le président dit d'un ton d'importance:
« Sans doute que pour nous va naître l'âge d'or,
« Puisque de Rodilard a cessé l'existence;
« Mais tout n'est pas fini; car son fils reste encor:
« C'est à nous d'achever ce que le ciel commence;
« Jurons de l'immoler! rats et souris, jurons!
« C'est un enfant, mais cet enfant nous gêne;

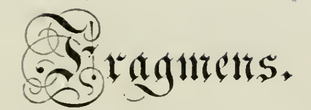
« Le marmot grandira trop tôt pour notre peine;
« S'il ne meurt sous nos coups sous les siens nous mourrons.
Durant la conférence, où le sang froid préside,
Tandis que de l'état le destin se décide,
Certain rat, aposté pour servir d'éclaireur ,
Voit le jeune orphelin, l'annonce en diligence...
Cet avis prompt devint non un signal de peur
Mais un signal de guerre; on crie à la vengeance,
On s'arme, on part et cent rats sont sur pié.
« Il n'échappera pas ! à mort! point de pitié!
« Jusqu'au dernier nous détruirons l'engeance;
« Nous en avons déjà trop essuyé!
« Tu périras! et même si ton père!...
« Mais il est mort, pour lui fort à propos... »
Comme ils disaient ces derniers mots,
Notre chat dont les rats, aveuglés de colère,

Faisaient déjà leur proie en leurs petits cerveaux,
Part, fait dix bonds, arrive en leur présence.
On dit que la griffe et la dent,
Tombant partout au même instant,
Eurent bientôt, sans indulgence,
Fait maint cadavre de maint chef,
Et maint monceau de maint bataillon.... bref,
Les plus prudens seuls échappèrent,
Et dans leurs souterrains rentrèrent,
En criant : « Citoyens ! c'est fait de notre sort !
« Nous vous l'avions bien dit : Rodilard n'est pas mort

Que conclure de cette fable,
Et de ce fait ancien mais véritable ?
Dois-je inférer qu'un fils toujours

Hérite de son père, ignoble ou magnanime,
La bassesse de l'âme ou la vertu sublime.
Ça pouvait être alors, mais, ma foi, de nos jours,
Par tant d'exceptions la règle est écornée
Qu'enfin l'exception en règle s'est tournée.
Le plus souvent les fils héritent des écus,
Et le père en mourant emporte ses vertus.
Je pouvais appuyer par un fait exemplaire
Ces principes bien reconnus,
Mais j'ai trouvé piquant, plutôt que nécessaire,
De les prouver par l'exemple contraire,
Découvert en fouillant dans les fastes des chats,
Semblables en petit à ceux des grands états.




Fragmens.

CHARLEMAGNE,

POËME.

PREMIER CHANT.

J'AI promis autrefois que, si les destinées
Ajoutaient à mon âge encor quelques années,
J'oserais, écoutant mon instinct créateur,
De la fière épopée affronter la hauteur;
Et, m'ouvrant à moi-même une carrière immense,
Ne m'arrêter qu'au but... J'ai promis, je commence.

Muse! élève la voix, et redis, dans tes vers,
Comment un roi vaillant, l'effroi de l'univers,

Sut contre les efforts d'une ligue puissante
Protéger, affermir l'Église encor naissante,
Et paisible, au milieu de la paix et des arts,
Revêtir en vainqueur la pourpre des Césars.

Et toi qui, des hauteurs de la voûte éternelle,
Étends sur les Français une main paternelle,
Ange de ma patrie ! accours à mes accens !
Nourris le feu divin qui s'allume en mes sens;
Viens; des âges vieillis rajeunissant l'histoire;
Apporte jusqu'à moi leur douteuse mémoire,
Et du siècle où vivaient nos illustres aïeux
Rapproche le lointain qui fuit devant mes yeux.
Dans ce vieil horizon de gloire et de féerie,
Montre-moi ces guerriers qu'enfanta ma patrie;
Qui, surpassant alors les plus fameux rivaux,

Héros, levaient leurs fronts au-dessus des héros;
De qui la renommée, abandonnée aux âges,
Arriva jusqu'à nous, vierge de leurs outrages,
Et, des ans fugitifs suivant toujours les pas,
N'aura jamais de fin si les temps n'en ont pas.
Voilà quel beau destin pour les grands cœurs s'apprête :
Leur vie est un triomphe et les temps leur conquête.

. . . .

. . . .

CHARLEMAGNE,

POËME.

TROISIÈME CHANT.

J'ÉCOUTE et j'applaudis, lorsque, loin de la ville,
Une muse, effleurant les pipeaux de Sicile,
Fait entendre, en ses vers échappés au hasard,
La voix de la nature et quelquefois de l'art;
Célèbre les bergers, leurs champêtres domaines,
Leurs jeux et leurs plaisirs légers comme leurs peines;
Conduit deux jeunes cœurs sous le hêtre écarté,
Et fait tomber l'amour aux pieds de la beauté.

Mais la nôtre moins souple, en son humeur plus fière
Sur le sol des héros naquit assez guerrière;

Et, sans être insensible aux doux besoins du cœur,
Si parfois on la vit, oubliant sa rigueur,
Quitter le casque altier pour la paille légère,
Et travestir ainsi l'amazone en bergère,
Ce fut pour reposer quelques instans son bras
Des durs travaux des camps et du choc des combats.

C'est en vain que naguère, usurpant la houlette,
Je semblai préférer, dans une humble retraite,
Les bosquets à la tente et la rose au laurier :
Lorsqu'abaissant déjà mon accent trop altier,
Sur mon hautbois, enflé d'une haleine mourante,
Je chantais... tout à coup sa trompette éclatante
D'un bruit impérieux a retenti trois fois,
Et le hautbois craintif est tombé de nos doigts.

Muse! l'heure a sonné, plonge dans la mêlée!

. . . .

DE ARTE POETICA,

LIBER.

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas,
Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè;
Spectatum admissi risum teneatis amici?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species, ut nec pes, nec caput uni

L'ART POÉTIQUE D'HORACE,

TRADUCTION LIBRE.

Qu'un peintre offre à mes yeux l'assemblage grossier
D'une figure humaine et d'un col de coursier,
Que des membres divers, par un concours étrange,
Viennent doubler l'horreur de cet affreux mélange,
Ou que d'un noir dragon les replis tortueux
Terminent de Vénus le corps voluptueux,
Puis-je ne pas payer d'un juste éclat de rire,
Cette œuvre d'un pinceau conduit par le délire?

Chers Pisons, ce tableau, créé par le hasard,
Est l'image d'un livre où tout marche sans art,
Et dont le chaos seul assemble les parties,
Surprises de se voir l'une à l'autre assorties.
Embléme trop frappant de ces folles erreurs,

Reddatur formæ. Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissi
Sed non ut placidis coeant immitia; non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.
  Incœptis gravibus plerumquè et magna professis
Purpureus, latè qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus, quùm lucus et ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,

Qu'un cerveau frénétique enfante en ses fureurs!

Cependant, dira-t-on, le peintre et le poëte,
Au saint nom du génie, osent à leur baguette
Faire obéir la terre et la mer et les cieux....
Il est vrai; c'est un droit qu'ils partagent entr'eux;
Mais pourront-ils jamais, créateurs téméraires,
Au mépris du bon sens allier les contraires;
Les serpens dans les airs naîtront-ils des oiseaux,
Et les tigres cruels des paisibles agneaux.

Tel, aux premiers transports de sa folle manie,
Promet en vers pompeux une œuvre de génie,
Qui ne sait bien souvent, pour unique secret,
Qu'éblouir mes regards par quelque vain attrait:
D'une forêt sacrée il me fait la peinture;
De l'autel de Diane il me dit la structure;
Si le Rhin gronde au loin m'invite à l'écouter;
Ici mal à propos me force à m'arrêter,
Pour contempler Iris et son écharpe humide;
Ou, loin de son sujet, se promenant sans guide,

Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus.
Sed nunc non erat his locus : et fortassè cupressum
Scis simulare : quid hoc, si fractis enatat exspes
Navibus, ære dato, qui pingitur? amphora cœpit
Institui; currente rotâ, cur urceus exit?
Denique sit quodvis simplex duntaxat, et unum.

Maxima pars vatum, pater et juvenes patre digni,
Decipimur specie recti : brevis esse laboro;
Obscurus fio : sectantem lævia, nervi
Defficiunt animique : professus grandia, turget :

Va me perdre avec lui dans les vastes contours
Qu'a dessinés un fleuve égaré dans son cours.

Il est pour chaque objet des temps qu'il faut connaître :
A peindre les cyprès vous excellez peut-être?
C'est fort bien; mais qu'importe au pauvre naufragé
Qui pleurant son vaisseau par les vents submergé,
Vous dit en vous soldant : « Peignez à mon image
« Un homme échevelé, touchant presqu'au rivage,
« Et qui, loin de ses biens dispersés sur les eaux,
« Appelle à lui les bords dont l'arrachent les flots. »

Une urne fut par vous promise avec emphase,
Pourquoi donc de vos mains sort-il un humble vase?
Enfin, jeunes auteurs, que votre ouvrage entier
Du début à la fin offre un tout régulier.

Nous autres, chers Pisons, qui nous mêlons d'écrire,
En fuyant un excès nous tombons dans un pire.
Je veux être concis et je deviens obscur :
Quelquefois un auteur, évitant d'être dur,
Polit l'expression et manque d'énergie;

Serpit humi tutus nimium, timidusque procellæ.

Qui variare cupit rem prodigialiter unam,

Delphinum sylvis appingit, fluctibus aprum,

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

L'autre, pour varier, employant la magie,
Et de tout l'univers disposant à son choix,
Nous peint l'ours dans les flots, le dauphin dans les bois.
Que faire? S'élever, c'est donner dans l'enflure;
Descendre, c'est ramper, si l'on croit la censure.
Ce qu'il faut? Écoutez : tout orgueil à l'écart,
Il est un maître à suivre, et ce maître c'est l'art.



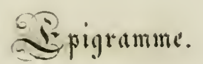
Poésies fugitives.

Epigramme.

Paul, qui d'amitiés me comblait,
Sur moi vient d'écrire un pamphlet,
Dont en vain je cherche la cause.
Mais Paul est bon, et je vois bien
Qu'en cela son cœur n'est pour rien,
Et son esprit pour peu de chose.

Épigramme.

Un curieux, cherchant de tout côté
Le sieur Faria, s'adressa, par méprise
A Marcelin, froid orateur d'Église :
« N'est-ce pas vous, dit-il, qu'on m'a vanté,
« Comme profond dans la science exquise
« D'endormir l'homme, en le magnétisant ?
« — Vous vous trompez, répondit un plaisant,
« Monsieur endort, mais point ne magnétise. »



FLORVAL chez moi l'autre jour vient se rendre,
Me prend la main, et, d'un air obligeant,
Me dit : « Mon cher, as-tu besoin d'argent ?
« — Non, je rends grâce à ton amitié tendre :
« J'en ai reçu, point n'en veux emprunter.
« — Eh ! bien, dit-il, voudrais-tu m'en prêter ? »

Épigramme.

CERTAIN ivrogne, un soir, en trébuchant,
Du docteur Gall alla heurter la porte.
Au front meurtri bosse advint sur-le-champ.
Lors un voisin, qui chez Gall se transporte,
Lui dit : « Venez, pour observer un cas
« Qui, j'en suis sûr, manque à votre système. »
Gall convaincu descend à l'instant même,
Et le voisin, en riant aux éclats :
« Docteur, dit-il, observez, je vous prie,
« La bosse de l'ivrognerie. »

Épigramme.

CONTRE UN MENTEUR.

Le roi passe! crie Alidore,
— C'est vrai, je le vois à vingt pas;
Mais j'en serais plus sûr encore,
Si tu ne me le disais pas.

Épigramme.

Nous avons tous, soit tuteurs, soit parens,
Pour nos péchés, des enfans ignorans,
Et nous payons afin qu'on les instruise.
Mais je voudrais, par un retour égal,
Qu'on nous payât quand on les instruit mal.
Vous qui, pétri d'une sainte bêtise,
Les rendez sots plus qu'il n'étaient chez nous,
Frère Ásinus, combien nous paierez-vous?



Un gros villageois à confesse
Disait un jour à son curé :
« J'ai bu, j'ai menti, j'ai juré;
« Mon père excusez ma faiblesse :
« De mes péchés tel est le cours
« Que j'y retombe tous les jours,
« Ainsi qu'une franche pécore.
« Or, tandis que je suis en train,
« Permettez que j'accuse encore
« Ceux que je commettrai demain. »

Epigramme.

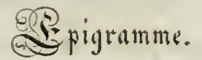
Certain fâcheux me dit : « J'irai vous voir. »
Je lui réponds : « Monsieur, venez le soir. »
Puis je le quitte ; alors le jeune Eugène,
Un mien parent, présent à cette scène,
Pour me reprendre allait parler... « Tais-toi,
« Voici le mot de l'énigme : j'indique
« A mes amis l'heure où je suis chez moi ;
« Et puis, usant d'une heureuse tactique,
« J'indique aux sots, aux fâcheux que je hais,
« L'heure précise où je n'y suis jamais. »

Épigramme.

Toujours parle trop haut un mauvais orateur.
C'est vrai; mais quand Dumour captive l'auditeur
Aux accens de sa voix facile et sans emphase,
Et que Broque en hurlant ne le captive pas,
Je me dis à moi-même, en retournant ma phrase,
Un mauvais orateur parle toujours trop bas.

Epigramme.

Pour diffamer la nation française
L'Anglais solde l'Europe, et, sous d'autres climats,
L'Amérique se tue à diffamer l'anglaise;
Et cependant nous ne la soldons pas.



Morinville à ma table admis,
Et qui se dit de mes amis,
Partout sans pitié me diffame;
Le trait est noir, il est infâme;
Mais je me tais, j'attends... un bruit
M'apprend bientôt qu'on le poursuit
Pour mille écus... je les lui porte,
De joie alors il se transporte,
Il pleure, il m'embrasse, il me dit :
« Tu viens de sauver mon crédit,

« O mon ami! mon dieu propice!
« Puis-je payer un tel service?... »
Je réponds : « Oui, c'est... — Ah! dis, quoi ?...
« — De ne pas parler mal de moi. »

Épigramme.

JE vois chez nous mainte société,
Sans notre aveu, s'intituler savante :
Sur cette ardeur dont chacune se vante,
Si par malheur la science a compté,
Ah ! mes amis, la science est à plaindre !
Car on y passe une moitié du temps
A fabriquer de très-longs règlemens,
Et l'autre après se passe à les enfreindre.

Epigramme.

Mon ami, tu veux savoir
Pourquoi je vais peu te voir?
Écoute : ton domicile
Est d'un accès difficile,
Par son triste éloignement.
C'est peu : ton étage même
Est si près du firmament,
Que, quand, par un zèle extrême,
Quand, par l'effort plus qu'humain
D'une marche longue, active,
Chez ton portier l'on arrive,
On n'est qu'à moitié chemin.

Epitaphe.

Celui qui dort sous ce tombeau funèbre,
Traiteur habile et pourtant peu célèbre,
Avait fondé sur l'appétit des gens
L'espoir flatteur d'une haute fortune ;
Mais, en dépit de ses soins diligens,
Il succomba : sa mort est peu commune :
Car ce pauvre homme, au bonheur étranger,
Mourut de faim en donnant à manger.

Epitaphe

Faite d'avance et par précaution pour un auteur romantique assez connu.

Ci-gît mort tout entier le rimeur Glorentête,
Qui des siècles futurs a raté la conquête.
Ce grand homme, chagrin de voir tous ses écrits
A la livre vendus comme du papier gris,
Finit, pour se ravir à cet affront extrême,
Par user tout son bien à s'acheter lui-même.

Epitaphe.

Sous cet humble tombeau gît le poëte Olinde,
Que son génie ardent fit voyager ainsi :
Il le porta d'un trait jusqu'au sommet du Pinde,
Du Pinde à l'hôpital, de l'hôpital ici.

Epitaphe

D'UN JEUNE ENFANT.

Armand, dans un âge aussi tendre,
Joignant, par un charme vainqueur,
Les dons de l'esprit et du cœur,
Au tombeau devait-il descendre?
Ah! le destin qui l'a frappé
Ou fut injuste ou s'est trompé!

Madrigal.

A THÉMIRE.

Par une heureuse allégorie
Un sens naturel se varie.
J'aime, disait un roi vanté,
Le vin, la guerre et la beauté :
Moi j'en fais des dieux, et dois dire :
J'aime Bacchus, Mars et Thémire.

Madrigal.

A UNE BELLE CHANTEUSE.

Belle Emma, pour que l'on t'écoute,
Aux regards ne te montre pas :
Si l'auditeur voit tes appas,
Surpris, charmé, plus il ne goûte
Tes chants hardis et gracieux :
Une autre attention s'éveille,
Car en lui le plaisir des yeux
Distrait le plaisir de l'oreille.



Γνωθι σεαυτον.

16.

LITTÉRATURE.

Les mots sont à tout le monde, les pensées sont à ceux qui les trouvent.

Le bon goût devra toujours plaire aux hommes, par la raison que c'est d'après ce qui leur sut plaire, que les hommes ont fixé primitivement les règles du bon goût.

Un auteur doit toujours s'efforcer de rendre son talent supérieur à sa réputation. La re-

nommée est une messagère infidèle sur laquelle on ne saurait avoir trop d'avance.

Une beauté littéraire doit pouvoir se traduire dans toutes les langues, sans être sensiblement altérée. C'est cette loi sévère, favorable aux pensées, qui relègue les meilleurs jeux de mots au nombre des farces.

Un homme d'un goût fin en prouvera jusques en plaçant une virgule.

On trouve dans les poëtes quelques vers si beaux, si simples, si naturels, qu'on croirait qu'ils sont faits de toute éternité, ou bien encore que certains arbres en portent.

En littérature, le domaine de notre jugement ne se borne pas à notre esprit, mais il s'étend encore jusqu'à l'esprit de nos amis.

Un poëte tragique doit toujours avoir devant les yeux deux grands livres : celui de l'histoire, où il puise ses sujets, et celui de la morale, où il puise ses caractères.

Quand on a jeté un plan méthodique, il faut en corriger l'arrangement trop savant, comme ferait un peintre qui, après avoir disposé d'une manière très-symétrique les plis d'une draperie, promènerait légèrement sa main sur leur surface pour en effacer l'art.

Si les avis littéraires ne se donnaient pas, il faudrait les acheter.

Tous les avis sont bons à écouter, quelques avis sont bons à suivre.

Un jour de gloire venge un homme de l'oubli de dix ans.

Le point le plus bas où descend l'homme de génie est encore le plus haut où puisse atteindre le vulgaire.


Pensées.

MOEURS.

La galanterie écrit en vers, et l'amour en prose.

On ne marie pas un homme raisonnable, il se marie.

L'homme passe la première moitié de sa vie à ruiner sa santé, et l'autre moitié à la rétablir.

Les femmes jolies et capricieuses sont comparables à ces montres qui ont une belle boîte et un mauvais mouvement.

Celui-là est vraiment grand qui, entrant vertueux dans Paris, en sort vertueux encore.

Avouer qu'on a tort est presque aussi beau que d'avoir raison.

Il n'y a qu'un moyen à employer pour que certains hommes soient modestes, c'est de leur rendre justice.

Beaucoup de gens, après avoir trouvé le

bon, cherchent encore et trouvent le mauvais.

Il est parmi l'espèce humaine des êtres si stupides, qu'ils semblent n'avoir été créés par la nature que pour remplir une lacune dans l'échelle animale, et servir de transition de l'homme au singe : encore y a-t-il moins de différence entre cet animal et un sot qu'entre un sot et Voltaire. Cette idée, émise sans conséquence, pourra tirer d'un grand embarras nos naturalistes classificateurs.

Si tous ceux qui se plaignent de l'injustice et de la partialité des Sociétés savantes ou lit-

téraires étaient réunis et constitués en sociétés semblables, ils deviendraient de suite à leur tour injustes et partiaux.

Les hommes se donnent, pour acquérir la fortune, beaucoup plus de mal qu'il ne leur en faudrait pour s'en passer.

On trouve des gens tellement mesurés dans leurs actions, et qui emploient un si long-temps à combiner les derniers détails de leur conduite, qu'ils arrivent quelquefois à la fin de la journée en méditant ce qu'ils feront le matin.

Il est à remarquer que les femmes ne pro-

noncent jamais les lettres doubles dans ces mots : *terreur*, *horrible*, elles amollissent tout ce qui passe par leurs mains et par leur bouche.

On doit toujours avoir une provision de lieux communs pour se défendre des indiscrétions dans le commerce du monde.

Quand on raconte un bon mot, les sots, impatiens de montrer de l'intelligence, rient au commencement, et les gens sensés à la fin.

Ceux qui ne savent pas leur langue adoptent l'habitude d'estropier les mots, par ton,

d'un côté, et de l'autre, afin qu'on croye qu'ils les estropient encore par ton quand ils le font par ignorance.

L'homme se lasse d'abord du mal, et puis un peu plus tard du bien.

C'est faire le plus grand des excès, que de n'en faire aucun.

Quand on éprouve une sensation délicieuse, il semble que l'âme tienne à si peu de chose, qu'elle soit toujours sur le point de s'exhaler.

Si la vie est un fleuve, l'homme en est le

navigateur, le présent est le bateau, l'espoir est la rame, le passé est le point de départ, et l'avenir est le port.

Il ne manque à certains hommes, pour être heureux, que d'avoir la conscience de leur bonheur.

Dans les plaintes que nous adressons à la fortune nous tenons compte de tous nos malheurs, et nous oublions toutes nos prospérités.

Les états qui fournissent aux besoins de la vanité n'ont jamais de morte-saison.

Il est rare que les riches qui l'ont toujours été ne soient pas durs : ils s'accoutument à l'idée qu'ils sont des êtres d'une origine particulière, qui ont apporté, en naissant, l'or, les dignités et toutes les faveurs de la fortune pour attribut caractéristique de leur espèce. Par la même raison, il leur semble que les pauvres sont tels en vertu d'une loi de la nature. S'ils l'osaient, ils introduiraient ces façons de parler : riche par constitution, pauvre par tempérament. Ils se figurent volontiers, en voyant des mendians, qu'ils sont venus au monde couverts de lambeaux comme les oiseaux de plumes et les poissons d'écailles. En conséquence, le prétexte de leur insensibilité est dans cet argument : qu'ils ne sauraient

changer l'ordre des choses. Il faut qu'ils voyent de temps en temps quelques-uns de ces misérables tomber d'inanition sous leurs yeux, pour être tirés d'erreur et convaincus que la situation d'un homme qui meurt de faim ne saurait être habituelle.

Pensées.

PROPOSITIONS GÉNÉRALES.

Avec beaucoup d'art on fait quelque chose de compliqué, avec plus d'art encore on fait quelque chose de simple.

Dans les ouvrages de patience, celui qui n'a pas le courage de faire persister la cause n'a pas droit à la persistance de l'effet.

Quand une bonne entreprise n'offre d'inconvénient que dans sa première application,

il faut considérer que cette entreprise est sans inconvénient.

Lorsqu'on est animé de quelque louable ambition, il faut toujours viser plus haut pour arriver plus bas.

La conscience de la force donne souvent la force elle-même.

C'est sans doute un jour de malheur qui fit connaître le premier grand homme.

L'expérience est un tribut que le présent lève sur le passé.


Pensées.

MÉLANGES.

Dans les sciences il n'y a que la mauvaise foi qui trompe; l'erreur même est utile : celui qui dit vrai enseigne quelle route il faut suivre, celui qui dit faux enseigne quelle route il faut éviter.

Un peuple libre et vaillant doit toujours signer les conditions de la paix avec le glaive de la victoire.

Nous pouvons expliquer certaines causes

secondes, mais Dieu nous dérobera toujours la cause première. Nous avons besoin, en pareil cas, de tous les secours de la philosphie du doute. Sans elle, nous nous exposerions à blasphêmer à tout moment. Par exemple, ne serait-pas proférer la plus grande hérésie que de dire, en s'en rapportant aux apparences, qu'il y a plus de mérite à l'homme d'avoir fait une montre qui va bien qu'à Dieu d'avoir fait un homme qui va mal.

Ce n'est pas sans raison qu'on a fait la couronne des rois du métal le plus pesant.

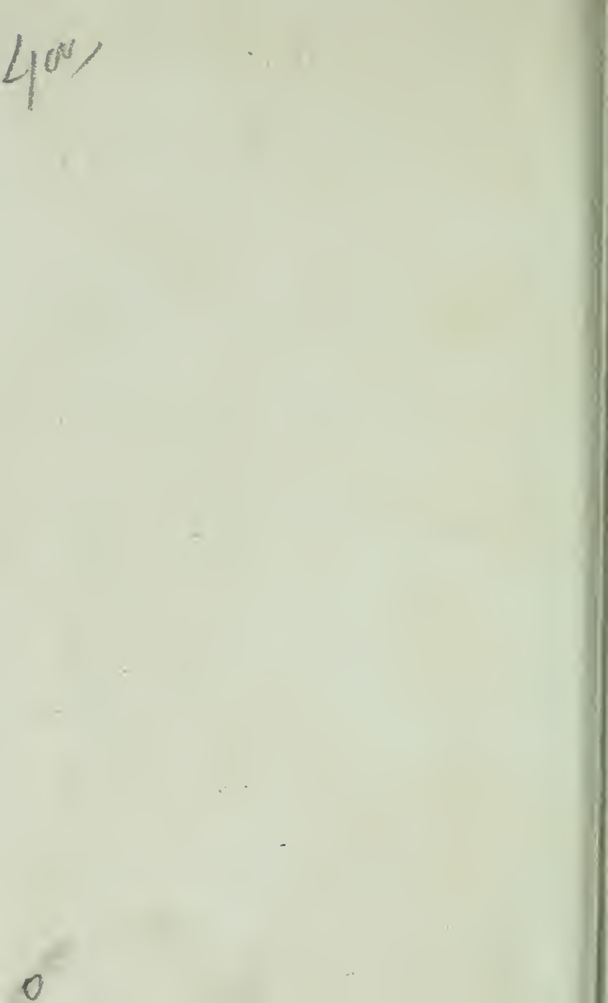
Les yeux de la tête ne peuvent embrasser

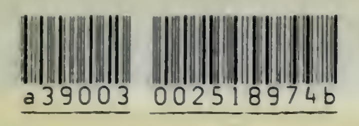
que la moitié d'un globe, les yeux de l'esprit l'embrassent tout entier.

Les succès de nos armes ont été si nombreux que, malgré les recherches de nos historiens, on ne fera jamais qu'un recueil abrégé de nos victoires.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.




a39003 002518974b

